

L'IMBROGLIO MAROCAIN

ET

L'Entrevue du Général Osmont avec le Sultan à Oudjda

(1874-1876)

A la suite d'une longue série d'intrigues et de violences, le chef des Beni-Snassen était parvenu à se faire nommer amel d'Oudjda, au moment où il pouvait croire la partie perdue. Le Sultan l'avait investi au camp de Selouane, le 13 novembre 1874, malgré l'opposition des principaux notables de l'amalat. Cette province de l'Est échappait depuis longtemps à l'autorité du Makhzen ; l'anarchie y régnait à l'état endémique et les méfaits des Marocains provoquaient de fréquentes réclamations de la part des Français. Mouley El Hassane, qui désirait la fin de cet état de choses, crut sans doute que Mohammed ould El Bachir, l'homme le plus en vue et le plus énergique de tout le pays, était le seul capable d'y rétablir l'ordre ; c'est ce qui explique la décision prise par le Souverain après mille réflexions.

L'autorité française s'était leurrée des mêmes illusions que Mouley El Hassane, à l'époque où, pour obtenir notre appui, Mohammed ould El Bachir et son allié, Ali ould Ramdane, manifestaient une remarquable bonne volonté dans le règlement des affaires intéressant l'Algérie. Mais l'amitié de ces deux personnages n'avait pas été sans se refroidir, devant le retard apporté à la réalisation de leurs rêves ; pour des motifs d'ordres divers, l'attitude du chef des Beni-Snassen était devenue parfois agressive, après l'arrivée à Oudjda de l'amel Abdelkader ben Haou-

cine (1). Lors de la nomination de Mohammed ould El Bachir, on doutait déjà, du côté français, de l'opportunité de cette mesure. Si ce seigneur féodal avait réussi à faire échec aux fonctionnaires chérifiens, il ne possédait pas les qualités requises pour administrer régulièrement, au nom du Sultan, des populations lasses de sa brutalité et de ses exactions. Les événements allaient montrer combien ces craintes étaient fondées ; les tribus algériennes devaient encore souffrir du gâchis marocain.

LES CONSEQUENCES DE L'ELEVATION DE MOHAMMED OULD EL BACHIR A LA DIGNITE D'AMEL

LE SOULÈVEMENT DES TRIBUS MAROCAINES ET LES COMBATS A PROXIMITÉ DU TERRITOIRE ALGÉRIEN

Quand le Sultan eût revêtu Mohammed ould El Bachir des vêtements d'investiture, les protestations des délégués des tribus furent si fortes, qu'il marqua d'abord quelque hésitation. Le 16 septembre 1874, en quittant le camp de Selouane pour retourner à Fez, Mouley El Hassane autorisa finalement les notables à ne pas se placer sous les ordres du nouvel amel durant deux mois ; il chargea un de ses agents de recueillir les vœux des fractions et promit d'arrêter une solution définitive à l'échéance du délai fixé. Ce singulier compromis ne fit qu'irriter les membres de la députation ; ceux-ci n'avaient d'ailleurs aucune envie d'abandonner leurs cultures, afin d'aller vivre dans l'Ouest comme l'avait suggéré le Souverain. Après le départ de ce dernier, Mohammed ould El Bachir témoigna, d'autre part, son intention d'imposer, sans délai, son au-

(1) Voir L. Voinot, *Une phase curieuse des rapports des autorités algériennes avec l'Amalat d'Oudjda*, in *Revue Africaine*, 1^{er} trimestre 1922, p. 85

torité. Dans ces conditions, une lutte à outrance paraissait inévitable et chacun rentra chez soi pour s'y préparer. Le parti hostile à l'amel avait à sa tête El Hadj Mohammed Zaïmi, des Beni-Khaled, un vieil adversaire du chef des Beni-Snassen ; on prit rendez-vous pour le 20 novembre, à Sidi-Yahia près d'Oudjda, afin de déterminer le mode d'action.

Au jour dit, les réfractaires étaient réunis au lieu indiqué ; ils convinrent que les Angad établiraient leurs douars le long de la frontière, entre Djorf-el-Baroud et Kerkour-Sidi-Hamza, de manière à se placer sur la défensive en attendant les événements. Dans l'après-midi du 21 novembre, ils apprirent tout à coup que Mohammed ould El Bachir se disposait à marcher sur Oudjda avec des forces considérables ; les Angad, saisis de panique, n'eurent pas le temps d'exécuter le mouvement prévu et ils replièrent en hâte leurs campements à l'est de l'Oued-Bou-Naïm. Le territoire algérien risquait d'être envahi au premier coup de fusil ; on concentra donc aussitôt deux escadrons de spahis à Marnia et l'on mit un escadron de chasseurs d'Afrique à Sidi-Zaher.

Du 22 au 25 novembre, les réfractaires gardèrent leurs contingents massés vers Tinialine, où ils étaient à portée pour intervenir à la première menace de Mohammed ould El Bachir, mais celui-ci ne sortit pas de sa montagne. Des Beni-Drar du clan de ce dernier avaient pénétré chez les Achache ; des douars appartenant au clan opposé s'étaient réfugiés en Algérie lors de l'alerte du 21 novembre ; les deux partis cherchaient déjà à utiliser, en vue des prochaines luttes, la protection que leur assurait la frontière. Cette prétention était inadmissible, aussi les Français employèrent-ils les journées de répit à refouler tous ces gens au Maroc. Dans la soirée du 25 novembre, Mohammed ould El Bachir entra à Oudjda ; il avait terminé le rassemblement de ses partisans, qui le rejoignirent en grand nombre au cours de la nuit. Les oppo-

sants ne semblaient pas très désireux de se mesurer avec leur ennemi ; le 26 novembre, ils procédèrent à un nouveau repli et, après avoir franchi l'oued Taïret, ils dressèrent leurs tentes au pied des hauteurs des Beni-bou-Saïd. Plus de cent douars se trouvaient groupés dans cette région ; quelques-uns passèrent encore en territoire algérien et il fallut les faire décamper. Le mauvais temps retardait l'ouverture des hostilités, mais il était visible que l'action se déroulerait entre Sidi-Zaher et le Ras-Asfour. L'autorité française envoya donc les deux escadrons de spahis de Marnia à Sidi-Zaher, le 27 au matin, afin de pouvoir s'opposer à une violation de frontière.

L'amel se porta contre ses adversaires, dans la matinée du 29 novembre, à la tête d'un millier de cavaliers et d'environ deux mille piétons ; il déploya ses forces sur la rive gauche de l'Oued Taïret, dont les Angad et les Mehaïa tenaient la rive droite. A la suite des nouvelles reçues pendant la nuit, les Français venaient de masser les escadrons de spahis et l'escadron de chasseurs d'Afrique sur l'oued Roubane, en avant du seul col donnant accès chez les Beni-bou-Saïd. Mohammed ould El Bachir engagea le combat vers 10 heures du matin, à une faible distance de la frontière ; les opposants cédèrent sous le choc et battirent en retraite en bon ordre, les Mehaïa vers le pied des montagnes et les Angad sur Sidi-Djabeur, où étaient rassemblées leurs tentes. L'amel poursuivit lui-même les Mehaïa et retourna à Oudjda à la fin de la soirée, après avoir fait piller leurs campements. Comme les contingents lancés contre les Angad avaient été mis en déroute par ces derniers, la journée restait indécise. Mais les Angad s'étant réfugiés dans les contreforts du djebel Asfour, un nouvel engagement pouvait amener les combattants en territoire algérien. La cavalerie française reprit donc la garde à l'oued Roubane, le 30 novembre au matin, après avoir passé la nuit à Sidi-Zaher. Au cours de la journée, Mohammed ould El Bachir revint avec toutes ses forces ;

pendant qu'il remontait la vallée de l'oued Taïret, une folle panique saisit les Beni Snassen, qui rebroussèrent chemin à toute allure. L'amel parvint quand même à rallier ses contingents démoralisés ; à son retour à Oudjda, à la tombée de la nuit, il les licencia. De leur côté, les Mehaïa et les Angad se retirèrent à Tiouli, afin de s'y reformer.

Par suite de l'échec de Mohammed ould El Bachir, la ligue des opposants allait prendre rapidement des proportions considérables ; les haines amassées depuis longtemps contre lui se donnaient libre cours, d'autant que cette prise d'armes avait, en quelque sorte, l'approbation tacite du Sultan. Le danger étant écarté de la frontière, au moins pour quelque temps, on renvoya dans leurs smalas les escadrons de spahis ; l'escadron de chasseurs d'Afrique fut maintenu à Sidi-Zaher, afin de rassurer les populations algériennes limitrophes. Il fallait d'ailleurs s'attendre à d'autres incidents, car les adversaires de l'amel se préparaient à recommencer une lutte acharnée dans la région d'Oudjda ; le chiffre de leurs forces disponibles s'élevait à plus de deux mille cavaliers et plusieurs milliers de piétons.

Le général commandant la subdivision de Tlemcen avait dû diriger des renforts sur Sidi-Djilali, au moment où le combat paraissait sur le point de s'étendre vers le Sud. Le commandant Ben Daoud, commandant supérieur du cercle de Sebdou, atteignit Sidi-Djilali le 1^{er} décembre ; sa petite colonne comprenait deux compagnies de tirailleurs, un escadron de chasseurs d'Afrique et le goum des Oulad Nehar. Dans la soirée du même jour, plusieurs chefs des Angad et des Mehaïa se présentèrent au camp français ; ils annoncèrent leur intention de poursuivre la lutte jusqu'au bout et, en cas d'échec, de se placer sous notre domination. Le commandant Ben Daoud confirma à ces chefs que nous entendions garder une stricte neutralité. La colonne regagna Sebdou le 3 décembre ; elle laissait le goum en surveillance à la frontière.

Les Angad, enhardis par leur demi succès, se mirent à parcourir le pays en bandes armées ; ils se jetèrent sur les troupes des partisans de l'amel et il y eut de nombreuses escarmouches. Ces troubles menaçaient la sécurité du territoire algérien ; les malfaiteurs étaient attirés dans la région, où ils pouvaient opérer impunément à la faveur du désordre. Les Français se trouvaient donc astreints à une garde éternelle ; ils devaient toujours avoir des forces prêtes à intervenir à la frontière. L'amel n'entretenait d'ailleurs avec nous que des relations très irrégulières et sans importance ; le règlement des moindres affaires était continuellement différé. L'instabilité de la situation provoquait en outre de l'émotion dans nos tribus, obligées de supporter les conséquences de l'anarchie marocaine. Tels étaient, à notre point de vue, les multiples inconvénients de cet état de choses. Une prompt pacification de l'amalat eût été nécessaire, mais, à la fin de 1874, cette solution paraissait encore bien lointaine ; aucun des belligérants ne songeait à transiger (1).

LES INCIDENTS DE FRONTIÈRE ET L'HOSTILITÉ DE MOHAMMED OULD EL BACHIR A L'ÉGARD DES FRANÇAIS.

La passivité de Mohammed ould El Bachir laissait le champ libre à ses adversaires ; ceux-ci étaient maîtres de la plaine et s'aventuraient jusque sur les pentes du massif des Beni-Snassen. Le 20 décembre 1874, les Angad firent une grande razzia à Sefrou, chez les Beni Khaled. Le 1^{er} janvier 1875, ils attaquèrent Oudjda et réussirent à s'introduire dans la ville ; les assaillants massacrèrent quelques habitants et enlevèrent un butin considérable. La position de l'amel n'était pas solide, car les Beni

(1) Pièces 2 et 3. — Noël, *Documents historiques sur les tribus de l'annexe d'El-Aricha*, in *Bulletin Société de Géographie d'Oran*, mars 1919. — L. Voinot, *Oudjda et l'Amalat* (Oran, 1912).

Snassen montraient peu d'empressement pour reprendre les armes. Les réfractaires bloquaient Oudjda et, quand la ville se trouvait menacée, le cheikh Ali ould Ramdane était obligé d'organiser la défense par ses propres moyens. En espérant que Mohammed ould El Bachir s'imposerait aux populations comme fonctionnaire chérifien, le Sultan avait commis une grave erreur.

En présence du conflit marocain, la conduite à tenir était très délicate. Sous prétexte de garder la plus stricte neutralité, l'autorité française laissa vendre en Algérie les prises faites par les adversaires de l'amel ; celui-ci en conçut une violente irritation contre nous. Cet acte n'était certainement pas dicté par un sentiment de partialité, mais, en fait, il était contraire à la neutralité et il est juste de le reconnaître. Tout prouve que les Français cherchaient à ne favoriser aucun des deux partis ; ils firent notamment chasser les opposants qui venaient s'embusquer en territoire algérien, afin d'attaquer à l'improviste les partisans de l'amel ; ils obligèrent même les premiers à restituer aux derniers les prises douteuses. Malgré cela, notre attitude prêtait à la critique. La franchise accordée au butin de guerre aurait été admise, si le sort des armes avait égalisé les chances entre les belligérants ; comme il n'en allait pas ainsi, on s'explique le dépit de Mohammed ould El Bachir. Pour éviter ces difficultés, il eût fallu interdire, de façon absolue, l'écoulement sur les marchés algériens du produit des razzias ; cette mesure devait malheureusement gêner les transactions commerciales. En résumé, en ne voulant mécontenter personne, on provoqua l'hostilité de l'amel. Celui-ci manifesta sa colère en public ; ses partisans parlèrent de traiter nos tribus en ennemies, au même titre que les Angad.

Les intentions agressives des Beni-Snassen causèrent quelque émoi chez les Algériens de la frontière. Le 13 janvier, ces derniers coururent aux armes, à l'annonce d'un mouvement qu'ils supposaient dirigé contre les douars

des Beni bou Saïd, campés à Aïn-Takbalet ; en réalité, les fidèles de Mohammed ould El Bachir tentaient seulement d'enlever un convoi des Angad, qui chargeait des grains aux silos voisins de ce point. Le commandant supérieur de Marnia dut néanmoins envoyer sur les lieux deux escadrons de spahis, afin de rassurer les populations. Les Beni Snassen ayant manqué leur coup, nous fûmes accusés d'avoir soutenu les Angad. Vers la même époque, des douars des Angad pénétrèrent dans le cercle de Seb-dou, jusqu'à Ras Mesaksâ ; le chef du bureau arabe de ce cercle les rejeta au Maroc à l'aide du goum des Oulad Nchar et d'un peloton de chasseurs d'Afrique. Il n'y avait, par conséquent, aucune différence de traitement pour chaque groupe de belligérants. Cela n'empêcha pas l'amel de récriminer contre nous ; il ne fit rien pour s'opposer aux attentats de ses partisans sur notre territoire et il parut plutôt les encourager.

Vers le milieu du mois de janvier, des Beni Snassen s'avancèrent en armes dans la tribu des Achache. Quelques jours après, le 26 janvier, une troupe de 125 cavaliers Beni Drar poursuivit en Algérie des Angad hébergés par un douar des Beni Ouacine ; les assaillants parcoururent plusieurs kilomètres sur notre territoire et tirèrent des coups de feu sur leurs adversaires, qui se trouvaient au milieu de nos gens. Malgré les réclamations de l'autorité française, Mohammed ould El Bachir n'adressa même pas une réprimande aux auteurs de ces violations de frontière. Le 2 mars, des bœufs furent enlevés chez les Beni Snous par une bande de maraudeurs des Beni Snassen ; l'amel saisit les animaux volés et les conserva dans son troupeau au lieu de nous les rendre. Enfin, le 9 mars, un parti de Beni Snassen razzia, près de Tinialine, un convoi appartenant aux Beni Ouacine. Cette dernière agression équivalait presque à une déclaration de guerre ; Mohammed ould El Bachir eut peur de dépasser la mesure et il ordonna la restitution des prises.

Bien qu'affectant des allures de bravache, Mohammed

ould El Bachir n'était pas sans inquiétude ; depuis sa nomination, ses nombreux adversaires le harcelaient sans trêve et sa situation empirait constamment. Ce personnage ambitieux, qui avait molesté tous les fonctionnaires chérifiens, se voyait à son tour dans la même posture humiliée, devant des populations résolues à ne pas le reconnaître comme chef ; c'était une blessure cuisante pour son orgueil. Un pareil changement de fortune inspirait sans doute de tristes réflexions à l'amel. Son rêve de domination sous le couvert du Makhzen s'effondrait. Afin de conjurer le péril, Mohammed ould El Bachir avait sollicité l'appui de Si Slimane ben Kaddour ; le Sultan devait d'ailleurs le blâmer à propos du recours à cet Ouled Sidi Cheikh. La manœuvre n'intimida nullement les réfractaires, qui avaient contracté de sérieuses alliances. Le 17 février, ils expédièrent une députation à la Cour de Fez ; à la suite de cette démarche, le bruit se répandit que le Souverain se décidait à remplacer Mohammed ould El Bachir par l'amel de Taza, Abderrahman ben Ech Chlih. L'audace de l'opposition s'accrut ; Mohammed ould El Bachir marcha contre ses ennemis, mais il se fit battre, le 11 mars, à Tiouli.

Quelque temps après, au mois d'avril, l'amel suscita de nouvelles difficultés aux Français. Lorsque ceux-ci réclamèrent l'impôt dû par les Marocains ayant labouré en Algérie, les Angad prirent le parti de s'acquitter aussitôt ; quant aux Beni Snassen, ils refusèrent obstinément de verser leur quote part. Les nombreuses protestations de l'autorité française n'eurent aucun effet ; l'amel prétendit d'abord que le consentement du Sultan était nécessaire pour faire payer ses administrés, puis il finit par ne plus répondre aux lettres et les relations cessèrent à peu près complètement. La raison donnée n'avait pas de valeur, puisque le Souverain ne s'était pas opposé, l'année précédente, au versement de l'impôt. Mohammed ould El Bachir voulait gagner du temps, afin que ses gens puissent mettre leurs récoltes à l'abri d'une saisie. Il ne se

contenta pas de cette obstruction et défendit aux Beni Snassen de fréquenter le marché de Marnia ; ceux-ci commirent même plusieurs vols d'animaux en Algérie. Quelques cavaliers des Oulad Sidi Cheikh ne laissèrent pas passer l'occasion de pêcher en eau trouble ; ils razzierent, le 8 mai, les chameaux d'un douar des Beni Ouacine. Au moment de la moisson, les Beni Drar n'avaient pas encore réglé l'impôt ; on fut obligé d'employer des moyens de contrainte. Le 28 mai, le commandant supérieur de Marnia fit procéder à l'enlèvement des grains des récalcitrants ; les travailleurs et le convoi étaient protégés par deux escadrons de spahis. Cette mesure énergique amena la plupart des débiteurs à se libérer ; on préleva sur les récoltes des autres la quantité de grains correspondant aux sommes inscrites à leur nom sur le rôle. Mohammed ould El Bachir n'osa pas intervenir pour empêcher l'opération.

La conduite de l'amel poussa les Angad à se rapprocher des Français ; puisque ces derniers se plaignaient des mauvais procédés de Mohammed ould El Bachir, les adversaires de celui-ci devaient logiquement s'efforcer de plaire. Le sentiment qui faisait agir ainsi les Angad était intéressé ; dans leur situation, ils avaient en effet tout avantage à entretenir des relations amicales avec les autorités d'Algérie. Les bonnes dispositions de cette tribu arabe nous furent d'ailleurs très profitables, aussi ne pouvait-on se dispenser de lui en savoir gré. Les vols commis en territoire algérien cessèrent complètement ; les animaux enlevés par des Angad, au cours de la période précédente, furent restitués et nos différentes réclamations reçurent satisfaction. Ce résultat appréciable compensait en partie les difficultés éprouvées avec les Beni Snassen. (1)

(1) Pièce 3. — De la Martinière et Lacroix, *Documents sur le Nord-Ouest Africain*, t. I, Alger, 1894. — *Documents historiques sur l'annexe d'El-Aricha* (loc. cit.). — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

LES TENTATIVES DE RAPPROCHEMENT DE L'AMEL AU MOMENT
DE SA RÉVOLTE CONTRE LE MAKHZEN

Depuis quelque temps, on parlait beaucoup dans l'amalat de l'arrivée prochaine d'Abderrahmane ben Ech Chlih à la tête d'une colonne. Les Angad commentaient cette nouvelle avec joie ; ils escomptaient déjà la destitution de Mohammed ould El Bachir, dont les partisans se montraient fort alarmés. L'amel lui-même ne se sentait plus en sûreté ; il perdit son assurance et songea à se ménager une retraite en Algérie. Pour cela, il fallait renouer avec nous les rapports interrompus par sa faute, mais cet orgueilleux personnage n'était pas disposé à faire en personne amende honorable. Le 23 mai 1875, Mohammed ould El Bachir dépêcha à Marnia un notable d'Oudjda, le cheikh Ahmed ben Bou Azza, qu'il chargera de présenter des excuses aux Français, au nom de cheikh Ali ould Ramdane. Le cheikh Ahmed ben Bou Azza fit part des regrets de Mohammed ould El Bachir et d'Ali ould Ramdane, qui promettaient de mieux se comporter à notre égard dans l'avenir. Il n'y avait pas à se méprendre sur la portée de cette démarche ; elle se produisait trop tard pour être sincère.

Sur ces entrefaites, Si Slimane ben Kaddour avait répondu à l'appel de Mohammed ould El Bachir. L'Ouled Sidi Cheikh offrit sa médiation et tenta de rétablir la paix. Ses efforts n'aboutirent pas au résultat désiré, mais il parvint néanmoins, le 9 juin, à faire conclure une trêve entre les deux partis, à défaut d'une réconciliation générale qui était impossible. Cette suspension d'armes amena une détente ; le calme reparut dans les confins algéro-marocains pendant la période d'été. La colonne chérifienne, annoncée depuis longtemps, fut enfin formée à Taza sous le commandement d'un frère du Sultan et d'Abderrahman ben Ech Chlih. Ce dernier notifia sa révocation à l'amel, qui vint camper à Oudjda, le 5 sep-

tembre, avec de forts contingents. Mohammed ould El Bachir, décidé à la résistance, renvoya sa troupe dans la montagne ; quand ses partisans furent prêts à entrer en campagne, il les concentra à Berdill, sur la lisière nord de la plaine d'Angad. Le 17 septembre, au moment où la colonne chérifienne venait d'atteindre Mestigmar, Mohammed ould El Bachir l'attaqua par surprise et la mit en déroute. Après cet acte de révolte, la trêve avec les Angad se trouvait évidemment rompue ; ces derniers eurent peur et replièrent leurs campements à Tiouli, tandis que leur adversaire, embarrassé de son succès, se confinait dans sa maison d'où il n'osait plus sortir.

Les hostilités recommencèrent pourtant, mais, d'un côté comme de l'autre, on hésitait à s'engager à fond. Au commencement du mois de décembre, Mohammed ould El Bachir chercha à piller un groupe de silos de ses ennemis, dans les parages de la frontière ; il ne parvint pas à entraîner les Beni Snassen. Malgré le peu d'enthousiasme de ces montagnards, leurs bandes battaient quelquefois l'estrade dans la plaine. Le 10 décembre, 130 cavaliers des Beni Attigue se trouvaient sur l'oued Tahert, afin de barrer le passage aux Angad qui se rendaient au marché de Marnia ; ces cavaliers rencontrèrent trois Mezaouir, auxquels ils donnèrent la chasse en s'avancant de plusieurs kilomètres en Algérie. Cette incursion provoqua une panique parmi les douars des Beni bou Saïd installés dans la région ; les cultivateurs s'enfuirent en abandonnant leurs charrues. Nous ne pouvions malheureusement pas interdire ces violations de territoire, qui se produisaient toujours inopinément. Le chef des Beni Snassen, au cas où il aurait voulu intervenir, ne possédait plus une autorité suffisante sur ses partisans. Le commandant Charpentier, du 2^e Spahis, qui avait succédé au commandant Brunetière dans le commandement du cercle de Marnia, faisait grief à ce personnage de n'avoir pas sévi contre les auteurs de l'agression ; cet officier s'abusait sur le pouvoir de l'amel déchu.

Après douze années de puissance, Mohammed ould El Bachir voyait son étoile pâlir ; ses fidèles ne le suivaient qu'à regret et lui-même supportait avec peine le poids de sa révolte. Il chercha à intriguer à la Cour de Fez, afin d'éviter le châtement dont il était menacé ; on ne lui fit aucune promesse et il resta dans l'incertitude du lendemain. Ce personnage essayait de se raccrocher à toutes les planches de salut ; il avait perdu son arrogance et saisisait les occasions d'être agréable aux Français. Dans le courant de décembre, il réussit à faire payer aux Zekara le prix du sang, des armes et de la monture d'un spahi du bureau arabe de Tlemcen, que ceux-ci avaient assassiné l'année précédente. De son côté, le cheikh Ali ould Ramdane se départissait de sa réserve des derniers temps ; il régla, à la satisfaction de l'autorité française, deux affaires concernant des indigènes du cercle de Marnia. Le danger ramenait Mohammed ould El Bachir et son beau-père, Ali ould Ramdane, à de meilleurs sentiments à notre égard. (1)

L'INSÉCURITÉ DANS LES CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS

Pendant que le chef des Beni Snassen tentait, sans succès, de rentrer en grâce, ses ennemis trouvaient des sympathies à la Cour. L'accueil fait par le Sultan aux délégués des Angad rendit ceux-ci agressifs. Le 30 décembre 1875 et le 5 janvier 1876, les contingents de cette tribu se jetèrent sur Oudjda ; ils attaquèrent de nouveau la ville, le 19 janvier, et des partis poussèrent jusque chez les Beni Snassen. La guerre se rallumait dans l'amalat et la situation des deux groupements en présence demeurait toujours aussi incertaine ; le Makhzen ne semblait pas pressé de solutionner la crise. Les marabouts des Beni Oukil s'entremirent pour la conclusion d'une trêve, afin

(1) Pièce 3. — *Documents historiques sur l'annexe d'El-Aricha* (loc. cit.). — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

que chacun fût en mesure de labourer ses terres ; cet essai de médiation ne donna pas de résultats et les Angad continuèrent la lutte. Il n'y eut d'ailleurs aucun engagement saillant ; ces derniers se bornant à harceler les Beni Snassen, les hostilités se traduisirent par des razzias dépourvues d'importance.

La reprise de l'agitation au Maroc contribua à troubler la sécurité dans la région frontière ; les actes de banditisme, d'abord isolés, augmentèrent rapidement de fréquence. Dans la nuit du 22 au 23 décembre 1875, des malfaiteurs s'introduisirent par effraction dans le magasin d'un israélite de la grande rue de Marnia ; ils enlevèrent environ 2500 francs d'argent ou de marchandises et vendirent publiquement à Oudjda les objets volés. Le 7 février 1876, des maraudeurs de la fraction des Mezaouïr s'emparèrent d'un petit convoi, que conduisait dans cette dernière ville un israélite de Tlemcen. Sur la réclamation immédiate des autorités françaises, les chioukh des Angad arrêtaient les voleurs et nous firent rendre la plupart des animaux, des armes, des vêtements et des marchandises. Quelques jours plus tard, le 16 février, il y eut un incident assez grave. Un groupe d'environ 800 piétons et 400 cavaliers des Beni Snassen rôdait vers Sidi Djabeur, à la recherche d'un campement d'Angad, mais celui-ci avait disparu. Les membres de cette troupe, déçus dans leur espoir de pillage, ne voulurent pas rentrer chez eux les mains vides ; ils razziaient donc à Ras Tahert, en territoire algérien, près de 800 moutons et 60 bœufs appartenant aux Beni bou Saïd. Ceux-ci sautèrent sur les armes et se lancèrent à la poursuite des agresseurs, avec lesquels ils échangèrent quelques coups de feu. Grâce à l'intervention d'Ali ould Ramdane, nos gens purent rentrer en possession de la presque totalité de leurs animaux. Les indigènes du cercle de Marnia et de l'annexe de Nemours étaient fréquemment victimes de vols de bestiaux. Au cours de la période

visée, les brigands marocains étendirent d'ailleurs leurs opérations jusqu'à la lisière des Hauts-Plateaux. A El-Aricha, ils commirent un vol considérable, au préjudice d'un israélite. Deux Espagnols furent attaqués et dévalisés, à quelques jours d'intervalle, sur la route de Sebdou à El-Aricha. Il y eut des attaques à main armée chez les Angad El Gour et dans la région montagneuse située entre le territoire de cette tribu et les hauteurs des Beni Snous. L'insécurité entravait les relations commerciales ; le marché de Marnia, notamment, se ressentait beaucoup de cet état de choses.

Les bandits, qui travaillaient sur notre territoire, n'étaient pas tous du clan des Beni Snassen ; certains appartenaient à celui des Angad. Le commandant supérieur de Marnia reconnaissait néanmoins les bonnes dispositions des chefs de ce dernier parti, tandis qu'il se plaignait vivement des chefs du parti opposé, les accusant de mauvais vouloir et même d'hostilité. Pour l'époque en question, il semble que ce jugement n'est pas tout à fait impartial.

Le commandant Charpentier faisait état, en particulier, du crime commis à Marnia dans la deuxième quinzaine de décembre 1875. Il avait appris que les malfaiteurs étaient partis de la maison d'Ali ould Ramdane, où ils se trouvaient de garde ; or, bien que ceux-ci eussent écoulé le produit du vol à Oudjda, le cheikh niait les faits et refusait les réparations demandées. On ne peut pas conclure de là qu'il se faisait le complice des criminels, mais sa situation était devenue très difficile ; il convient d'ailleurs de se défier des indications fournies par les émissaires en temps de crise. La conduite d'Ali ould Ramdane, lors de l'affaire du 16 février 1876, tend à prouver, au contraire, que ce personnage s'efforçait de nous donner satisfaction, quand il en avait la possibilité. En ce qui concerne Mohammed ould El Bachir, auquel on reprochait d'inciter les Beni Snassen à commettre des

méfais en Algérie, l'accusation est basée en grande partie sur la cessation de tous rapports avec l'autorité française. On oubliait peut-être trop facilement que ce chef n'était plus obéi comme autrefois ; il se trouvait en posture délicate vis-à-vis de ses administrés et devait d'autant plus les ménager, qu'il lui fallait éviter à tout prix les défections. En résumé, Mohammed ould El Bachir et Ali ould Ramdane n'étaient pas en mesure de maintenir l'ordre, mais leur intérêt du moment les conduisait à se rapprocher de nous et non à nous déclarer la guerre ; il est donc peu probable, qu'après avoir fait des avances justifiées aux Français, ils aient changé brusquement d'attitude, sans raison apparente.

Au mois d'avril, l'audace des voleurs s'était beaucoup accrue ; ils avaient établi leur quartier général à Oudjda et poussaient des pointes bien au delà de la frontière, jusqu'à Marnia. Les attentats, auxquels se livraient ces pillards, jetaient l'inquiétude dans les populations algériennes, qui sentaient peser sur elles une continuelle menace. En mai, les vols diminuèrent pourtant de fréquence, pour cesser ensuite peu à peu, quand le calme commença à se rétablir dans l'amalat. Les rapports avec les chefs marocains des deux partis ne subirent pas de modification. La frontière était surveillée avec soin afin d'empêcher, autant que possible, les incursions des maraudeurs, mais cette situation exerçait une influence défavorable sur l'activité économique du pays ; il n'y avait presque pas de relations entre les tribus du Maroc et l'Algérie. Comme nos indigènes circulaient avec moins de danger dans la région de l'oued Kiss que dans la plaine d'Angad, le marché de Nédroma tendait à absorber une partie des affaires, qui se traitaient précédemment à Marnia. (1)

(1) Pièces 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10. — *Documents historiques sur l'annexe d'El-Aricha* (loc. cit.). — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

L'ACTIVITÉ DES OULAD SIDI CHEIKH ET LES DÉMARCHES
POUR LEUR INTERNEMENT AU MAROC

Quoique définitivement vaincus et obligés de reconnaître leur échec, les Oulad Sidi Cheikh insurgés se maintenaient aux portes de l'Algérie ; leur présence dans les confins sahariens était une cause permanente de désordres. Dès 1874, alors qu'on croyait à la venue du Sultan à Oudjda, le général Chanzy, gouverneur général, avait prévu qu'on demanderait au souverain chérifien d'interner les Gheraba à l'intérieur du Maroc et d'éloigner de la frontière les chefs des Cheraga, qui ne solliciteraient pas l'aman ; or, Mouley El Hassane s'était arrêté à Selouane et ce projet n'avait pas eu de suite. Vers la fin de 1875, l'alliance de Si Kaddour ben Hamza avec les Doui Menia et les relations de Si Slimane ben Kaddour avec les Beni Guil firent craindre une incursion sur notre territoire. Cette éventualité amena l'autorité française à poursuivre, sans retard, le règlement de la question des Oulad Sidi Cheikh.

Sur la proposition du général Chanzy, le ministre de France à Tanger, M. Tissot, entreprit des démarches auprès du Sultan, au commencement de 1876, afin d'obtenir l'internement des Oulad Sidi Cheikh Gheraba à l'ouest de Fez. Mouley El Hassane paraissait désireux de profiter de nos difficultés dans le Sud Oranais pour y étendre son influence, aussi s'empressa-t-il d'accéder à cette demande ; il chargea le chérif d'Ouezzan, Sid El Hadj Abdesselam, de négocier l'affaire avec les intéressés. Le souverain voyait dans la requête de M. Tissot un aveu de notre impuissance à réduire les Oulad Sidi Cheikh ; il devait, par conséquent, trouver l'occasion favorable au rétablissement de son prestige dans le Sud-Est du Maroc. Mouley El Hassane fit probablement agir dans ce sens le chérif d'Ouezzan, tandis que la légation de Tanger, qui protégeait officieusement ce personnage, comptait sur lui

pour engager les Oulad Sidi Cheikh à se laisser interner.

Après son débarquement en Algérie, Sid El Hadj Abdesselam se rendit à Sebdou, où il arriva le 26 février 1876 ; il avait avec lui sa femme, son fils, sa belle-sœur, une gouvernante et une suite de 12 personnes. Le chérif écrivit à Si Kaddour ben Hamza et à Si Slimane ben Kaddour de venir à El-Aricha ; il s'y transporta lui-même le 1^{er} mars. Le dernier répondit seul, mais en refusant le rendez-vous d'El-Aricha ; il offrit de se rencontrer à Berguent avec le chérif. Celui-ci, très conciliant, n'éleva pas d'objections et s'en fut au lieu indiqué. Le 22 mars, Si Slimane ben Kaddour se présenta à Berguent accompagné d'une vingtaine de cavaliers ; Si Kaddour ben Hamza ne parut pas et se fit représenter par son frère Si Eddine et par son secrétaire. Les envoyés de Si Kaddour ben Hamza posèrent, comme condition de soumission, que le chef des Cheraga serait remis en possession de tous ses biens. Quant à Si Slimane ben Kaddour, après de longs pourparlers, il finit par accepter d'aller voir le Sultan ; ce personnage des Gheraba suivit Sid El Hadj Abdesselam à Sebdou, où ils entrèrent le 28 mars ; le 31, le chérif gagnait Tlemcen, puis Oudjda, pour y faire une tentative d'apaisement.

Si le chérif avait reçu mission de faire de la propagande en faveur de Mouley El Hassane, il put se rendre compte que notre faiblesse n'était pas telle qu'on se la représentait à Fez. Le chef de l'ordre des Taïbia, qui possédait de nombreux adeptes en Algérie, n'avait pas intérêt à se fermer le pays, aussi dut-il se montrer très prudent. Au mois d'avril, avant le départ de Sid El Hadj Abdesselam, on remarqua pourtant que ses serviteurs religieux de la province d'Oran lui faisaient un accueil plus respectueux que d'habitude ; sa présence produisait une certaine surexcitation parmi les fanatiques, qui n'abandonnaient pas l'espoir de secouer le joug des infidèles. Chez les

Hamiane, on raconta que le chérif avait l'ordre du Sultan de préparer la guerre contre les Français ; le bruit courut même que Si Slimane ben Kaddour était désigné par le Maghzen pour prendre le commandement d'El-Aricha. L'autorité française arrêta rapidement cette effervescence, qui entraîna néanmoins quelques défections.

En passant à Tanger, le 19 avril, Si Slimane ben Kaddour négligea de se présenter au ministre de France ; cette omission était certainement volontaire. Au début, l'internement du personnage principal des Gheraba fut d'ailleurs de pure forme ; celui-ci apporta même à la cour des lettres remises par les chefs du soff des Angad, qui demandaient sa nomination comme amel d'Oudjda, à la place de Mohammed ould El Bachir. Le Gouvernement français protesta avec énergie, afin d'empêcher cette combinaison d'aboutir. Le Sultan se décida donc à installer les Oulad Sidi Cheikh dans la région de Meknès ; les familles, autorisées à rejoindre Si Slimane ben Kaddour, partirent de Bougie et d'Oran, les 11 et 17 septembre, à destination du Maroc. Nous n'avons reçu qu'une demi satisfaction, puisque les Cheraga étaient toujours libres de se rapprocher de la frontière algérienne. (1)

L'INTERVENTION PERSONNELLE DU SULTAN DANS LES AFFAIRES DE L'AMALAT

Pendant que l'on négociait à propos des Oulad Sidi Cheikh, la situation était loin de s'améliorer dans l'amalat d'Oudjda. Au mois de mars 1876, le bruit commença à se répandre que le Sultan se disposait à venir en personne pour rétablir l'ordre ; les populations devinrent inquiètes et la discorde se mit chez les Beni Snassen.

(1) Pièces 1 et 12. — Michaux-Bellaire, *Internement au Maroc de Si Sliman ben Qaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876*, in *Archives Marocaines*, t. II, Paris, 1907. — *Documents historiques sur l'annexe d'El-Aricha* (loc. cit.).

Cette tribu se partagea en deux camps, par suite des agissements de Mohammed ould Mimoun, qui travaillait à supplanter son oncle Mohammed ould El Bachir. Le chérif d'Ouezzan arriva à Oudjda au début d'avril ; il n'y resta que vingt-quatre-heures et fut accueilli avec une extrême froideur. L'intervention officieuse de Sid El Hadj Abdesselam eut si peu de succès, qu'au lieu de se réconcilier, les deux partis en vinrent aux mains presque en sa présence. Mohammed ould El Bachir attaqua les Angad sans défiance à Sidi Djabeur, le 8 avril, mais il se fit battre à plate couture par ses ennemis très inférieurs en nombre ; les Beni Snassen perdirent dans cette affaire plus de 150 tués. Ce désastre souleva les passions et ranima les querelles qui divisaient la tribu. La nouvelle relative au voyage de Mouley El Hassane prenant une certaine consistance, les belligérants hésitèrent à poursuivre la lutte ; le conflit s'apaisa. Le calme se rétablit complètement après la razzia de 200 bœufs faite par les Angad sur les Beni Khaled, le 21 avril, aux environs d'Oudjda.

A la cessation des hostilités, chacun fut repris par le souci de ses intérêts. Mohammed ould El Bachir et son neveu Mohammed ould Mimoun, n'ayant pas réussi à galvaniser les Beni Snassen, se retirèrent dans leurs maisons d'Aïn-Berdil. Les montagnards, fatigués de la vie d'alerte, descendirent dans les pâturages de la plaine, dès que l'ennemi ne les menaça plus ; il purent s'occuper en toute quiétude des travaux de la moisson. De leur côté les Angad avaient replié les campements au delà du djebel Sidi Labed, afin de mener leurs troupeaux sur les chotts. Quelques douars, dépourvus de moyens de transport, se fixèrent en territoire algérien, près du col de Mechamiche, à la limite des cercles de Marnia et de Sebdou ; lorsqu'on les invita à repasser la frontière, ils allèrent dresser les tentes à Missiouïne. Les indigènes d'Algérie avaient enfin le loisir de vaquer tranquillement à leurs occupations.

Chez nos voisins, on se préoccupait beaucoup de la prochaine arrivée du Sultan, lequel semblait résolu à réduire définitivement Mohammed ould El Bachir. Au mois de juin, Mouley El Hassane écrivit à ce dernier de préparer les provisions nécessaires à l'armée chérifienne. Mohammed ould El Bachir et Ali ould Ramdane étaient fort peu rassurés ; ils eurent soin de cacher leurs richesses en lieu sûr. Par suite du calme qui régnait au Maroc, nos rapports avec les tribus limitrophes devinrent meilleurs et les transactions reprirent peu à peu ; les marchés de Marnia et des Oulad Riah furent bien approvisionnés par les Marocains. Après une longue période troublée, le retour du pays à la vie normale s'accroissait de jour en jour.

Sous prétexte d'expédition dans le Sous, Mouley El Hassane avait réuni à Merrakech une armée d'environ 20.000 hommes ; il ramena ensuite cette armée à Fez pour la conduire dans le Nord-Est marocain. Le Sultan se proposait évidemment d'y rétablir l'ordre, mais en opérant lui-même, à la tête d'un corps de troupes aussi important, il avait sans nul doute des visées politiques plus hautes ; la capture de Mohammed ould El Bachir et d'Ali ould Ramdane, considérés comme les seuls perturbateurs, ne nécessitait pas un pareil déploiement de forces. Le souverain se mit en marche vers l'Est, au milieu du mois de juillet ; au passage à Taza, il réprima un mouvement des Riata et, au commencement d'août, il atteignit Selouane. Les tribus de l'Amalat lui envoyèrent des députations en ce point. L'approche du Sultan jeta quelque émotion en Algérie. Dans les tribus de la frontière, on suivit avec attention les mouvements de l'armée chérifienne ; les moindres indices furent observés et il y eut de nombreux commentaires. On raconta notamment que Mouley El Hassane venait nous surprendre et nous repousser jusqu'à la Tafna. Pour faire cesser ce bruit, il fallut informer les populations de la présence à

Paris d'une ambassade marocaine, ce qui infirmait les intentions agressives prêtées au Makhzen.

Le Sultan reçut assez mal la députation des Beni Snassen, à laquelle Mohammed ould El Bachir et Ali ould Ramdane s'étaient bien gardés de se joindre ; les délégués, saisis de peur, se retirèrent furtivement au cours de la nuit. Mouley El Hassane convoqua alors à son camp l'ex-*amel* et le *cheikh* d'Oudjda, mais ceux-ci se défiaient trop pour obéir. Quand le souverain se rendit, le 20 août, à Mechra Guerma, sur la Moulouya, il prescrivit de nouveau à ces deux personnages de venir se présenter et il leur adressa son chapelet comme sauf-conduit. Mouley El Hassane était décidé à se parjurer plutôt que de risquer un engagement au cœur des montagnes. Mohammed ould El Bachir et Ali ould Ramdane crurent à la parole du Sultan ; le 24 août, ils arrivèrent à Mechra-Guerma, on les arrêta le lendemain et, après les avoir chargés de fers, on les expédia aussitôt à Fez sous escorte. C'est ainsi que finit la carrière de ces deux hommes qui, quoiqu'on en puisse dire, nous avaient rendu parfois de très appréciables services ; ils furent victimes d'un acte de trahison inqualifiable et expièrent durement leurs erreurs. Mohammed ould El Bachir et Ali ould Ramdane ne devaient plus revoir leurs foyers. Un auteur anonyme marocain a écrit ingénument que le Sultan eut soin d'eux ; la plaisanterie est sinistre pour qui connaît le régime des prisonniers politiques de l'ancien Maroc.

A la suite de cette double arrestation, l'armée chérifienne traversa la Moulouya, le 3 septembre ; elle entra, le 5, à Oudjda et s'en fut camper au lieu dit Dar-el-Mahella, à la lisière Est des jardins. Le vendredi 8 septembre, le Souverain alla faire la prière à la grande mosquée, puis il reçut les hommages des notables à la Kasba. C'était la première fois qu'un sultan apparaissait à la frontière, depuis l'occupation de l'Algérie par les Français ; aussi,

à notre point de vue, y avait-il intérêt à surveiller de près cette manifestation (1).

LA MISSION DU GENERAL OSMONT A OUDJDA

LE PROTOCOLE DE LA RÉCEPTION DU GÉNÉRAL PAR MOULEY EL HASSANE

Depuis 1874, le Gouverneur général de l'Algérie avait arrêté les dispositions à prendre, au cas où le Sultan du Maroc viendrait séjourner à Oudjda. Suivant les instructions du général Chanzy, le général Osmont devait aller saluer Sa Majesté chérifienne de la part du Président de la République et lui présenter les hommages du Gouverneur général. La mission de l'envoyé du gouvernement français consistait en outre à exprimer à Mouley El Hassane nos bonnes intentions à l'égard du Makhzen, ainsi que notre ferme volonté d'assurer, en ce qui concernait le territoire algérien, le maintien de l'ordre et de la sécurité à la frontière, cela dans l'intérêt des deux pays voisins. Les différentes questions à traiter, l'organisation de l'escorte et la surveillance à exercer dans la région de Marnia étaient tracées à l'avance, dans leurs grandes lignes, au général commandant la division d'Oran ; celui-ci assumait la charge d'entrer en rapport, par lettre, avec le premier Ministre, afin d'obtenir les indications nécessaires sur le jour, l'heure et le lieu de l'entrevue que voudrait bien fixer le Sultan. Lorsque l'éventualité prévue se réalisa, en 1876, les ordres donnés deux ans auparavant furent maintenus et exécutés sans modifications.

(1) Pièces 6, 7, 8, 9, 10 et 13. — *Internement au Maroc de Si Sliman ben Qaddour* (loc. cit.). — *Documents historiques sur l'annexe d'El-Aricha* (loc. cit.). — G. Salmon, *Les institutions berbères au Maroc*, in *Archives Marocaines*, t. I, Paris, 1904. — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

Vers la fin du mois d'août 1876, alors que l'armée chérifienne se trouvait encore sur la Moulouya, le général Osmont avait déjà entrepris les démarches en vue de se faire assigner un rendez-vous par Mouley El Hassane. Le 24 août, le commandant de la division d'Oran télégraphia à Alger, au Chef d'Etat-Major général, qu'il se rendrait le 29 août à Tlemcen. A cette époque, le général Chanzy était absent de son poste ; il villégiaturait à Buzancy, dans les Ardennes. Le lieutenant-colonel Aublin, chef de la section des affaires indigènes au Gouvernement général, était désigné pour se joindre à la mission ; il quitta donc Alger, le lundi 28 août, emportant les cadeaux destinés au Sultan et à son entourage, afin de se présenter au général Osmont le jour même, avant le départ de celui-ci d'Oran. Des retards imprévus ayant retenu Mouley El Hassane dans la vallée de la Moulouya, il devenait évident que l'entrevue serait ajournée, aussi le général Osmont renvoya-t-il le lieutenant-colonel Aublin à Alger, le 3 septembre, après lui avoir fait expédier à Tlemcen les caisses contenant les cadeaux. Quand la situation se précisa, le chef de la section des affaires indigènes fut invité à repartir de nouveau, le 5 septembre ; il arriva à Tlemcen le 8 et se mit à la disposition du commandant de la division d'Oran, qui préparait dans cette ville l'organisation de sa mission.

Pendant ce temps, le général de Flogny, commandant la subdivision de Tlemcen, s'était transporté à Marnia ; il avait envoyé à Oudjda son chef de bureau arabe, le capitaine Boutan, pour régler avec le premier Ministre les détails de l'entrevue. L'ascendant personnel de cet officier et sa grande connaissance du milieu marocain justifiaient ce choix ; il était à même de conduire ces négociations délicates dans d'excellentes conditions. Les autorités marocaines avaient reçu le capitaine Boutan avec beaucoup de considération. Le nouvel amel d'Oudjda, Boucheta ou'ld El Baghdadi, s'était porté au-devant de lui

jusqu'à la frontière, avec une suite d'une trentaine de cavaliers ; à l'arrivée au camp de l'armée chérifienne, on avait donné une garde d'infanterie à l'officier français. En revanche, la discussion du protocole de la réception était restée assez difficile, malgré la courtoisie du Premier vizir ; le capitaine Boutan n'avait pas obtenu tous les résultats désirés.

A propos du cérémonial à adopter au moment où le général s'avancerait vers le Sultan, ce dernier ne semblait pas disposé à renoncer aux antiques usages de la Cour chérifienne. La présentation devait avoir lieu le 12 ou le 13 septembre, le lendemain de l'arrivée de la mission à Oudjda. Mouley El Hassane voulait être à cheval pour recevoir le général Osmont, au lieu de l'attendre dans sa tente, où il consentait pourtant à lui accorder plus tard une audience. Le Souverain n'élevait aucune objection au sujet de la composition de l'escorte française, mais demandait l'adjonction d'une musique militaire et d'un détachement d'infanterie ; le chef de l'armée marocaine irait au-devant de la mission avec le makhzen et les forces régulières d'infanterie et de cavalerie. Il était entendu que nos troupes camperaient à environ un kilomètre de l'oliveraie, non loin de l'armée chérifienne, que des tentes seraient fournies aux officiers et que la nourriture du personnel et des chevaux serait assurée par le Sultan pendant tout le séjour. On offrait au général Osmont de lui dresser une tente dans le camp marocain, à côté de celle du Premier vizir. Telles étaient les conditions posées par Mouley El Hassane.

Le 8 septembre, au moment où le lieutenant-colonel Aublin le rejoignait à Tlemcen, le général Osmont venait d'être informé, par un télégramme du général de Flogny, de l'issue des pourparlers engagés par le capitaine Boutan. Le commandant de la division d'Oran observa que certains détails du cérémonial de l'entrevue n'étaient pas précisés ; il craignait des surprises désagréa-

bles et hésitait à s'engager, sans être certain qu'il ne serait pas soumis à des formalités humiliantes. Les notabilités, consultées par le général Osmont, furent d'avis que celui-ci avait droit aux plus grands égards comme représentant du Maréchal de Mac Mahon, Président de la République française, et du général Chanzy, Gouverneur général de l'Algérie. On prescrivit, en conséquence, au capitaine Boutan d'insister de nouveau auprès du Premier vizir et d'aviser ce dernier que l'escorte comprendrait un détachement d'infanterie et une musique, conformément au désir du Sultan. Le général déclinait l'offre d'une tente spéciale, afin de rester au milieu de ses troupes.

Les efforts du capitaine Boutan furent inutiles ; il se heurta à une opposition de principe qu'il ne réussit pas à vaincre. Le 10 septembre, alors que la mission était déjà rassemblée à Marnia, cet officier vint rendre compte de l'échec des pourparlers ; le Premier vizir lui avait déclaré qu'il fallait se plier aux usages du pays. Le Sultan se tiendrait à cheval devant sa tente ; quant au général Osmont, il mettrait pied à terre, ainsi que sa suite, dès qu'il serait parvenu à une centaine de pas du Souverain, pour s'avancer à pied vers celui-ci. Ce cérémonial suranné était appliqué couramment aux ambassadeurs européens. Le ministre de France à Tanger, M. Tissot, avait dû s'y soumettre lorsqu'il s'était présenté à la Cour : il représentait pourtant, lui aussi, le chef de l'Etat français. Le commandant de la division d'Oran ne se résignait pas à suivre cet exemple ; la carrière des armes ne l'avait pas habitué aux accommodements de la diplomatie. D'ailleurs, la situation était complètement différente ; à Fez, l'assistance ne comprenait que des Marocains, tandis qu'à Oudjda, en présence de nombreux sujets algériens, il devenait tout à fait impolitique de montrer un général français en posture de vassal du Sultan.

Dans la matinée du 11 septembre, le général Osmont

réunit le général de Flogny, quelques officiers et les principaux chefs indigènes de l'escorte afin de discuter cette question. Au cours de cette sorte de conseil, on résolut de tenter une dernière démarche pour essayer d'obtenir de meilleures conditions. Le lieutenant-colonel Aublin partit de Marnia à 10 heures du matin, en compagnie du capitaine Boutan, d'un interprète militaire, et de deux personnages indigènes. Lorsque le petit groupe fut en vue du camp marocain, l'amel se porta au-devant de lui avec une centaine de cavaliers, qui l'escortèrent en tirant des coups de fusil en son honneur. Le Premier vizir consentit à recevoir immédiatement la députation, que le grand-maître des cérémonies introduisit dans sa tente.

Le lieutenant-colonel Aublin eut à soutenir une longue discussion avant d'arriver à un accord satisfaisant, car le Premier vizir maintenait les exigences de Mouley El-Hassane. Cet officier fit remarquer à son interlocuteur, que le Président de la République avait reçu, récemment, l'ambassadeur marocain dans son salon et qu'il s'était tenu debout pour accueillir les membres de l'ambassade. Le Premier vizir repoussa l'éventualité d'une assimilation de ce genre, sous prétexte que son Maître était non seulement un Souverain, mais aussi un chef de religion ; comme solution transactionnelle, il proposa un simple échange de saluts entre le général et le Sultan, qui se porteraient à cheval au-devant l'un de l'autre, accompagnés de leurs suites respectives ; les discours seraient prononcés au cours de l'entrevue qui aurait lieu ultérieurement. Le chef de la section des affaires indigènes n'ayant pas accueilli cette suggestion, le Premier vizir offrit enfin la combinaison suivante, qui fut retenue. Mouley El Hassane attendrait dans sa tente ouverte, il serait assis sur des coussins formant une sorte de trône ; le général Osmont, après avoir mis pied à terre, s'avancerait vers le Sultan, prononcerait son allocution et, à la suite d'une courte réponse du Souverain, remettrait les cadeaux du

Président de la République et présenterait les officiers de son Etat-Major. Ce point litigieux réglé, il était facile de s'entendre au sujet des autres cérémonies prévues.

Mouley El Hassane, sultan guerrier, était très curieux des choses militaires. Le Premier vizir demanda donc que son Souverain pût passer en revue les troupes françaises, qui exécuteraient ensuite quelques manœuvres d'infanterie et de cavalerie, puis défileraient devant Sa Majesté chérifienne. Il était bien facile de donner au Sultan cette satisfaction. Celui-ci décidait d'accorder, en dernier lieu, une audience intime au général Osmont, audience à laquelle seul l'interprète assisterait. Lorsque le programme fut arrêté dans tous ses détails, après que l'on eut fixé les heures des différentes cérémonies, la députation française se retira dans une des tentes préparées pour la mission ; l'amel y fit servir à tous les officiers et chefs indigènes un copieux repas. Il avait fallu d'interminables discussions pour arriver à une entente, qui ne s'était réalisée qu'à la dernière minute ; au moment où le lieutenant-colonel Aublin quittait le Premier vizir, le commandant de la division d'Oran et son escorte approchaient en effet du camp, où ils n'allaient pas tarder à faire leur entrée (1).

LES MESURES DE SURETÉ EN ALGÉRIE ET LE DÉPART DE LA MISSION

Durant le séjour du Sultan à Oudjda, on pouvait craindre des incidents. Au cas où des tentes marocaines, ayant encouru des châtiments, auraient cherché à se mettre à l'abri en territoire algérien, il était nécessaire de les désarmer immédiatement et de les diriger sur l'intérieur, afin d'éviter tout sujet de désordres ou de complications. Il convenait, en outre, d'exercer une surveillance très

(1) Pièces 1 et 12.

active dans la plaine d'Angad, en y faisant circuler des patrouilles de spahis et de goumiers placées sous les ordres d'officiers français, qui prendraient les mesures voulues à l'égard des réfugiés. Pour répondre à ces exigences, on forma une petite colonne d'observation sous les ordres du général de Flogny ; cette colonne devait rester constituée jusqu'au départ de Mouley El Hassane. Le commandant de la subdivision de Tlemcen s'établit à Marnia avec un groupe d'escadrons de chasseurs d'Afrique, un détachement d'infanterie et les spahis disponibles des smalas de Sidi-Medjahed et de Châaba. On mit aussi deux petits détachements à proximité de la frontière, le premier à Sidi-Zaher et le second à Gar-Rouban.

La frontière étant ainsi couverte, il restait à organiser la mission ; le général Osmont prit toutes dispositions utiles dès son arrivée à Tlemcen, pendant que les négociations relatives au protocole de la réception se poursuivaient à Oudjda. Aux termes des instructions du général Chanzy, l'escorte devait comprendre un escadron de chasseurs d'Afrique et un de spahis, chaque escadron ayant dans le rang au moins 100 chevaux choisis ; sur le désir manifesté par le Sultan, on y ajouta deux compagnies d'infanterie et une fanfare. La suite du général Osmont se composait de son Etat-Major et des principaux chefs indigènes de la région-frontière. Parmi les officiers désignés pour accompagner le commandant de la division d'Oran, on peut citer les généraux de Flogny et Melchior, le lieutenant-colonel Aublin, délégué du Gouverneur général, le commandant Monnier, le capitaine Boutan. Une trentaine de personnages indigènes, aghas et caïds, étaient convoqués, notamment le bachagha de Frenda. Il était prescrit au personnel militaire de prendre la grande tenue et aux chefs indigènes de revêtir le burnous rouge d'investiture.

Les troupes de l'escorte furent concentrées à Marnia. Le 8 septembre 1876, on fit partir de Tlemcen deux com-

pagnies du 2^e zouaves et la fanfare du bataillon d'Afrique. Un escadron du 2^e chasseurs d'Afrique, un escadron du 2^e spahis et 150 cavaliers du goum servirent à la constitution du détachement de cavalerie. Dans l'après-midi du dimanche, 10 septembre, le général Osmont se rendit lui-même à Marnia avec son Etat-Major ; avant la nuit, le personnel de la mission se trouvait réuni au complet dans cette localité. Pour se conformer au programme adopté, après entente avec le Premier vizir, il fallait que la mission parvînt le lendemain à Oudjda. Les troupes à pied se mirent en route le 11 septembre, dans la matinée. Le général Osmont quitta Marnia à midi, suivi de l'Etat-Major, des chefs indigènes et des troupes à cheval. A son passage au lieu dit El-Aricha, à mi-chemin entre Marnia et Oudjda, l'infanterie, qui avait fait une grand'-halte en ce point, se joignit à l'escorte.

Pendant que les troupes françaises approchaient d'Oudjda, la plus grande partie des troupes régulières et irrégulières de l'armée marocaine prenaient les armes ; de longues colonnes sortaient du camp pour aller se masser sur les emplacements où elles devaient rendre les honneurs. Vers trois heures du soir, quand la mission ne fut plus qu'à environ six kilomètres, quelques chefs marocains se portèrent avec un peloton de cavalerie au-devant du général Osmont, afin de la guider jusqu'à l'emplacement préparé pour le bivouac. Sur une distance de près de quatre kilomètres, les soldats marocains formaient la haie le long du chemin parcouru par les Français. Les chérifiens s'efforçaient de recevoir dignement l'envoyé du Président de la République. En arrivant sur le terrain de campement, où le Makhzen avait fait dresser une quarantaine de vastes tentes à toit conique et à parois verticales, à moins de quatre cents mètres de celle du Sultan, le général établit son infanterie face au camp marocain ; la cavalerie se plaça en potence sur les deux ailes. Le côté du carré resté libre était en partie couvert

par les troupes régulières de Mouley El Hassane. Le lieutenant-colonel Aublin informa alors le général Osmont du résultat des dernières négociations relatives au cérémonial de l'entrevue avec le Sultan ; le chef de la mission approuva les engagements pris en son nom. Toutes les difficultés étant ainsi applanies, on pouvait attendre, sans aucun souci, l'instant des réceptions officielles. La mission française se vit accorder une large hospitalité ; on lui fournit des vivres pour le personnel et de l'orge pour les chevaux. Au cours de cette première soirée, elle fut même l'objet d'une assez curieuse attention ; les musiciens du Sultan jouèrent l'air « En partant pour la Syrie » (1).

LA COUR ET L'ARMÉE CHÉRIFIENNES

Le Sultan Mouley El Hassane, qui occupait le trône du Maroc depuis trois années seulement, était un homme de 28 ans, de taille élancée, au visage martial avec un regard souvent voilé ; il était intelligent et de caractère énergique. Ce jeune souverain cherchait à organiser son gouvernement sur des bases solides et, afin de rétablir l'ordre dans le pays, il était constamment en campagne à la tête de son armée. Dans ses déplacements, le Sultan vivait au milieu de ses troupes ; son campement particulier, comprenant le harem et les divers services de la Cour, portait le nom d'afrag et il était établi sur un emplacement réservé. Une grande tente, très élégante, dont l'intérieur était entièrement revêtu de drap vert, servait de salon au Souverain. Par suite de sa qualité de chérif, le Sultan détenait à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, aussi ses sorties donnaient-elles lieu à de véritables manifestations d'enthousiasme de la part des pieux musulmans. Dans ces occasions, Mouley El Hassane mon-

(1) Pièces 1, 10, 11, 12 et 13.

taît un cheval blanc, harnaché de vert, la couleur du Prophète ; deux serviteurs conduisaient son cheval en main et un dignitaire tenait au-dessus de sa tête un immense parasol rouge, cependant que deux autres serviteurs l'éventaient avec des morceaux de toile blanche faisant office de chasse-mouches. Tous les soirs, au crépuscule, au moment de la prière dite *mogreb*, le canon retentissait dans le camp ; les musiques se groupaient autour de la tente du souverain et jouaient jusqu'à une heure avancée de la nuit ; le son aigrelet des *raïtas*, sortes de hautbois, se mêlait aux appels graves du *mueddin* invitant les fidèles à se prosterner devant Dieu. La musique particulière du Sultan, dirigée par un Espagnol, renforçait ce concert du bruit strident et insolite de ses cuivres. Durant la présence de la mission française, en septembre 1876, les Marocains simplistes pouvaient croire que cette étiquette pompeuse donnerait aux membres de celle-ci une haute idée de la puissance chérifienne.

Comme conséquence de cette existence semi-nomade du Sultan, la majeure partie du personnel de la Cour devait se résigner à mener la vie des camps. Les principaux ministres ou vizirs accompagnaient le Sultan, de manière à expédier sans interruption les affaires du gouvernement. Les emplois importants étaient souvent confiés à des descendants des Boukhara, les soldats de la garde noire créée à la fin du XVII^e siècle par Mouley Ismaïl. Le Premier vizir, Si Moussa ben Ahmed el Boukhari, se trouvait notamment dans ce cas. C'était l'homme de confiance du Sultan ; il avait une figure intelligente et, à l'époque envisagée, son âge paraissait compris entre 50 et 60 ans. On rencontrait encore à la Cour deux autres vizirs, dont Si Mohammed Sghir, ministre de la guerre et frère du secrétaire particulier Si Mohammed Bel Arbi el Djamaï. Deux grand maîtres des cérémonies avaient la charge du protocole et introduisaient les visiteurs auprès du Souverain. Quant à la maison militaire, elle comprenait une

demi-douzaine de personnages, décorés du titre de caïds ; ils assuraient les services intérieurs du palais de toile de Mouley El Hassane.

Ba Mohammed Cherguï commandait l'armée venue à Oudjda avec le Sultan. Les forces régulières de cette armée se composaient des principaux corps ci-après : le tabor des Boukhara ou garde impériale, le tabor de nègres, constituant la garde particulière, commandé par le caïd Mohammed el Mezouar, le tabor des Oudaïa, le tabor des Cherarda, les quatre tabors des Rehamna, le tabor des Zemrane, le tabor du caïd El Hadj Ali, le tabor du caïd Mokhtar Chergui, la garnison de Rabat sous les ordres du caïd El Hadj Tahar et la garnison d'Arzila. Il existait, en outre, de nombreux contingents irréguliers levés dans les diverses tribus du Maroc. L'armée était forte d'environ 12.000 fantassins et 7.000 cavaliers.

Alors que les irréguliers ressemblaient beaucoup à ceux d'Algérie, la copie maladroite de certaines dispositions, en usage dans les armées européennes, donnait une allure bizarre aux troupes régulières. Des sapeurs, munis de haches et revêtus de tabliers de cuir, précédaient l'infanterie ; derrière eux venaient les enfants de troupe, les tambours, la musique, puis les pelotons de soldats. Les fantassins portaient des uniformes multicolores ; il y avait des uniformes violets, d'autres de couleur orange, mais le rouge dominait. L'armement laissait fort à désirer ; il ne comprenait que de longs fusils à pierre, au bout desquels s'ajustait une baïonnette couverte de rouille. La cavalerie était mieux armée et mieux équipée, des chéchias rouges, de forme haute et pointue, coiffaient les cavaliers. Au-dessus des premiers rangs de ceux-ci flottaient de grands étendards aux couleurs vives. Pendant les parades, les sons discordants des musiques scandaient les évolutions de cette armée, qui ne possédait d'ailleurs qu'une instruction militaire fort rudimentaire. Les fantassins marchaient en désordre et la plupart des

mouvements se limitaient à des demi-tours ; les chefs, qui faisaient leurs commandements en français, n'arrivaient que peu à peu à obtenir un semblant d'alignement. Au cours des stationnements, l'artillerie était mise en batterie devant la tente du Sultan, sans doute pour rehausser son prestige aux yeux des populations. Il y avait au total 26 pièces, dont 24 obusiers lisses de montagne et 2 mitrailleuses. Tout ce matériel se trouvait dans un état lamentable ; son transport et son utilisation paraissaient presque impossibles au gens du métier ; les effets du tir devaient être illusoires. L'armée chérifienne, prise dans son ensemble, constituait un médiocre instrument de guerre ; ses méthodes de combat différaient peu de celles des hordes contre lesquelles elle était appelée à lutter (1).

LES CÉRÉMONIES DURANT LE SÉJOUR DE LA MISSION A OUDJDA

La réception officielle de la mission eut lieu le lendemain de son arrivée au camp du Sultan, dans la matinée du mardi 12 septembre 1876. Les troupes marocaines formaient une haie profonde entre le camp français et la tente du Souverain. Vers 8 heures l'amel prévint le général Osmont qu'il était attendu. Celui-ci monta alors à cheval et, suivi d'un brillant état-major, il se porta en avant ; un grand maître des cérémonies et plusieurs soldats de la garde le précédaient. En atteignant l'entrée du campement impérial, le général et ses officiers mirent pied à terre et s'approchèrent du Sultan, qui était assis sur une pile de coussins dans sa tente entièrement ouverte sur le devant. Le général fut introduit par le grand maître des cérémonies, qui l'annonça à haute voix ; après avoir reçu les souhaits de bienvenue de Mouley El Hasane, il se plaça à deux pas de lui et se découvrit pour prononcer son discours.

Dans un langage diplomatique, émaillé, comme il con-

(1) Pièces 11, 12 et 13. — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

venait, de compliments élogieux, de félicitations à propos des succès militaires remportés par le Sultan et de souhaits de victoire, de félicité et de gloire, le général Osmont parla au nom du maréchal de Mac-Mahon, président de la République française, lequel était heureux d'avoir l'occasion de faire saluer Sa Majesté, en un point voisin de la frontière séparant l'Algérie du Maroc. Le commandant de la division d'Oran exprima le désir de voir se resserrer le plus possible les liens d'amitié existant déjà entre les deux puissances, ce dont la manifestation du moment fournissait une preuve éclatante ; il fit aussi allusion au développement des relations commerciales, source de richesse pour tous. Après avoir présenté les hommages du général Chanzy, gouverneur général et commandant en chef des forces de terre et de mer d'Algérie, qui se faisait excuser comme étant retenu en France pour le service de l'Etat, le général Osmont termina, en disant combien il se sentait honoré de la mission qui lui avait été confiée auprès de Sa Majesté chérifienne.

Lorsque l'interprète eut traduit en arabe l'allocution du général, le Sultan fit une courte réponse ; il déclara qu'il était très touché des compliments du Président de la République et dit sa ferme intention de maintenir toujours la paix entre la France et le Maroc. Mouley El Hassane avait à sa gauche le Premier vizir et à sa droite le Grand-Maître des cérémonies ; comme il s'exprimait à voix basse, ce dernier répétait ses paroles sur un ton aigu et très élevé, qui contrastait singulièrement avec le calme olympien du maître. Dès que le Sultan se fut tu, le général Osmont lui présenta les cadeaux offerts par le maréchal de Mac-Mahon, en le priant de vouloir bien les accepter ; ces cadeaux consistaient en un fusil de guerre avec sa baïonnette, une carabine de cavalerie, un revolver d'ordonnance et cent cartouches par arme. Sa Majesté reçut le tout avec plaisir, elle formula des remerciements à l'adresse du donateur. Sur l'invitation du Sultan, le

général lui nomma ensuite les officiers de son Etat-Major. Après fixation par le Souverain des heures réservées à la revue des troupes et à l'audience particulière du général, l'entrevue était terminée. Le commandant de la division d'Oran prit donc congé et il se retira guidé par un grand maître des cérémonies ; avant de rentrer à son camp, il alla rendre visite au Premier vizir, dont la tente était voisine de celle de Moulay El Hassane. Le retour s'effectua avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, la garde escortant le général.

Dans la soirée du même jour, vers quatre heures, le général Osmont se rendit, avec son Etat-major et son escorte, sur un emplacement reconnu à l'avance ; les troupes françaises se formèrent en bataille, dans un ordre impeccable ; les officiers sans commandement se tenaient à la droite, puis venaient les zouaves, les chasseurs d'Afrique, les spahis et, enfin, les goums. Toutes les troupes marocaines assistaient à cette prise d'armes ; les chefs arboraient leurs vêtements de parade et montaient de magnifiques chevaux ; le soleil faisait briller la soie des étendards. En cherchant à se déployer, l'armée manœuvrait dans un désordre pittoresque ; des masses de cavalerie s'agitaient en tous sens et l'infanterie exécutait des marches et contre-marches pour s'établir sur une ligne sinueuse, à la droite des Français. Dès que les troupes furent placées, on vit sortir du camp marocain, aux sons criards d'une musique indigène, des groupes compacts de cavaliers de la garde impériale et la garde noire, derrière lesquels marchait le Sultan ; celui-ci était vêtu de soie blanche et s'avancait à cheval, sous son immense parasol, au milieu de la pompe des grands jours. De nombreux sujets de Mouley El Hassane tentaient de se frayer un chemin jusqu'à lui, afin de baiser le pan de son burnous ; les soldats de la garde avaient beaucoup de peine à repousser ces fanatiques, car les coups de bâton ne parvenaient pas à refroidir leur zèle religieux.

A l'approche du Sultan, le général Osmont se porta au devant de Sa Majesté avec son chef d'Etat-major et son interprète. Quand Mouley El Hassane fut devant le front des troupes françaises, il commença de les passer en revue, mais il n'acheva pas, tellement il était pressé d'assister aux manœuvres de nos soldats. Pour lui donner satisfaction, les zouaves exécutèrent le maniement d'armes et divers mouvements de l'école de compagnie, avec une promptitude et une régularité parfaite. Le Sultan marqua, à plusieurs reprises, sa vive admiration ; il était émerveillé et, suivant sa propre expression « ces manœuvres le faisaient jouir du cœur et des yeux ». Les chasseurs d'Afrique, puis les spahis évoluèrent à leur tour ; leur précision et leur entrain firent une grande impression sur le Souverain. A l'issue de cette revue, il y eut un défilé général ; les accents entraînants de la fanfare du bataillon d'Afrique scandaient la marche des zouaves. Mouley El Hassane félicita le général Osmont, puis il regagna lentement sa tente pour s'offrir à la contemplation de son peuple, pendant que les troupes françaises et marocaines se disloquaient. Il y eut grande fête dans les camps jusqu'à une heure fort avancée de la nuit ; le canon tonna comme à l'habitude et les musiques jouèrent tous les airs de leur répertoire. Le Sultan, enthousiasmé des joyeux accords de la fanfare française, fit demander celle-ci qu'on lui envoya ; il manifesta sa reconnaissance en adressant, au général Osmont, un rouleau de cinquante louis à distribuer aux musiciens.

La fière allure de nos troupes avait conquis Mouley El Hassane, qui abandonnait un peu son attitude réservée du début ; ses soldats ne demandaient, de leur côté, qu'à profiter de l'occasion du moment pour se livrer à leurs amusements favoris. Le mercredi 13 septembre, dès l'aube, les Marocains se mirent à exécuter de bruyantes fantasias devant le front de bandière du camp français. A 9 heures du matin, le général Osmont se rendit chez le

Sultan, qui devait lui donner audience. Le commandant de la division d'Oran laissa ses officiers dans la tente du Premier vizir ; il ne prit avec lui que son interprète pour entrer dans celle du Souverain, à côté duquel se tenait Si Moussa ben Ahmed. Moulay El Hassane reçut le général d'une manière très affable ; il s'entretint avec lui dans un esprit conciliant, des principales questions intéressant les deux gouvernements. Le Sultan, resté sous le charme du spectacle militaire de la veille, exprima le désir d'avoir à demeure auprès de lui quelques officiers français, qui seraient chargés d'instruire les soldats de son armée. Le grand maître des cérémonies introduisit ensuite les officiers de l'Etat-major et le général les présenta successivement à Sa Majesté, laquelle se fit expliquer la nature des fonctions remplies par certains d'entre eux. Le général Osmont était satisfait de l'accueil de Mouley El-Hassane ; il prit enfin congé de lui et s'en fut préparer son départ. Le Premier vizir, prétextant une indisposition, n'avait pas rendu sa visite au commandant de la division d'Oran, aussi celui-ci chargea-t-il le lieutenant-colonel Aublin de traiter, avec ce haut dignitaire, les affaires dont l'examen était prévu (1).

LES QUESTIONS TRAITÉES AVEC LE PREMIER VIZIR

Les instructions rédigées par le général Chanzy, en 1874, précisaient les principaux points sur lesquels il convenait d'attirer l'attention de l'entourage du Sultan. La conversation envisagée ne visait d'ailleurs qu'à rappeler, en les appuyant, des demandes présentées antérieurement au Makhzen par le Ministre de France à Tanger. Les sujets à aborder étaient les suivants : l'éloignement des Oulad Sidi Cheikh des confins algéro-marocains, le

(1) Pièces 11, 12 et 13. — *Institutions berbères au Maroc* (loc. cit.). — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

règlement des litiges résultant de l'imprécision de la frontière et le développement des relations commerciales, notamment dans la plaine de Marnia ; il fallait en outre faire ressortir le but économique des essais entrepris par les négociants français, pour se mettre en rapport avec les populations du Touat et du Gourara. Le gouvernement marocain ayant accepté, entre temps, de procéder à l'internement des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, les autres questions restaient seules à discuter en entier lors de la conférence du 13 septembre 1876. Cette conférence eut lieu dans la tente du Premier vizir ; le lieutenant-colonel Aublin se fit accompagner par le commandant Monnier, le capitaine Boutan et quelques-uns des principaux chefs indigènes de la mission.

La discussion porta, en premier lieu, sur la délimitation de la frontière dans la plaine de Marnia. Alors que du côté français, par crainte d'interventions étrangères, on recherchait simplement des solutions partielles, Si Moussa ben Ahmed voulut aller au fond du problème et le traiter dans toute son ampleur ; ce fait est significatif et témoigne de la bonne foi du Premier vizir. Celui-ci insista sur les difficultés d'application du traité de 1845 ; il rappela les conséquences fâcheuses d'un pareil état de choses et conclut que, pour sortir de cette fausse situation, il était absolument nécessaire de tracer une limite précise, qui entraînerait l'attribution de la nationalité algérienne ou marocaine aux populations fixées respectivement à l'Est ou à l'Ouest de la dite limite. La proposition était d'une logique parfaite ; il n'y avait rien à répondre à l'argumentation du Premier vizir. Ce coup droit surprit le lieutenant-colonel Aublin, qui crut devoir opérer aussitôt une retraite prudente. Cet officier se retrancha derrière l'obligation de ne rien engager de définitif en dehors du Ministre de France à Tanger et sans l'assentiment du Ministre des Affaires étrangères ; il laissa entrevoir la possibilité, à brève échéance, d'une

décision favorable du Gouvernement français. Si Moussa ben Ahmed, poursuivant son idée, ne se montra pas satisfait de cette réponse évasive ; il demandait que l'affaire fût réglée sur l'heure.

Afin d'écarter ce sujet scabreux, le chef de la section des affaires indigènes au Gouvernement général fit dévier la conversation ; il parla de l'intérêt qu'il y aurait à prolonger au Maroc les voies ferrées devant être établies sous peu en Algérie jusqu'au voisinage de la frontière, en préconisant, d'autre part, la construction d'une ligne télégraphique aérienne entre Oran et Tanger. Le lieutenant-colonel Aublin exposa à son interlocuteur les immenses avantages de ces moyens rapides de transport et de communication, qui favorisent le commerce, contribuent à la prospérité des Etats et répandent parmi les peuples les principes de la civilisation. Le Premier vizir comprit fort bien toutes ces excellentes raisons, mais, comme ministre, il ne pouvait pas négliger les contingences locales pour s'abandonner à des spéculations théoriques. Si Moussa ben Ahmed observa donc, avec une grande justesse, que l'insoumission d'une partie du pays ne permettait pas, pour l'instant, de réaliser ces progrès ; les fils du télégraphe, en particulier, auraient été constamment coupés. Le haut dignitaire chérifien n'était d'ailleurs pas ennemi des méthodes modernes, puisqu'il proposait de commencer par relier le Maroc à l'Europe, à l'aide d'un câble allant de Tanger à Gibraltar ; c'était évidemment la meilleure solution du moment, malgré les assurances contraires du lieutenant-colonel Aublin, mais les Français n'avaient pas intérêt à la préconiser.

Sur le cas des Oulad Sidi Cheikh, l'entretien fut assez bref, car la question avait perdu une grande partie de son actualité. Le lieutenant-colonel Aublin exprima au Premier vizir les remerciements du Gouvernement français, à propos des mesures prises par le Sultan en vue de l'internement de Si Slimane ben Kaddour ; il lui annonça

que l'envoi au Maroc des membres de la famille de ce personnage était en cours d'exécution. Quant aux Oulad Sidi Cheikh Cheraga, dont les campements se trouvaient alors en plein Sahara, ils demeuraient peu dangereux, du fait de leur éloignement. Si Moussa ben Ahmed déclara que le Makhzen avait déjà interdit aux tribus marocaines de les recevoir et de leur donner assistance ; il promit que ces ordres seraient renouvelés. On dut, en retour, assurer le Premier vizir de la bienveillance des autorités françaises à l'égard des Cheurfa, de la parenté du Sultan, qui étaient fixés en Algérie.

Dans la suite de cette causerie, qui ne sortait pas des limites d'une parfaite courtoisie, le lieutenant-colonel Aublin eut à aborder quelques affaires plus délicates, qu'il fallait traiter avec circonspection. Sur l'ordre du général Osmont, il parla des tentes des Hamyane réfugiées au Maroc et qui réclamaient la protection du Sultan ; le Premier vizir répliqua immédiatement qu'il s'agissait de sujets marocains, aussi parut-il préférable de ne pas entamer une controverse, qui aurait ramené la discussion sur la délimitation de la frontière. Pour changer de sujet, le lieutenant-colonel Aublin fit part à son interlocuteur d'un incident assez ennuyeux ; dans la nuit, trois spahis de l'escorte avaient quitté le camp français et on les supposait réfugiés dans celui de l'armée chérifienne. Si Moussa ben Ahmed n'entendait pas que son souverain fût soupçonné de laisser trahir ainsi les devoirs de l'hospitalité ; il jura ses grands Dieux qu'il n'en était rien et dit qu'il allait faire rechercher les déserteurs dans les tribus. Malgré ces protestations, il semble qu'il y eut des tentatives d'embauchage de nos soldats indigènes, entraînés peut-être par l'appât des fêtes et par un certain sentiment religieux ; au moment du départ de la mission, on constata en effet l'absence de onze spahis. Quels que soient les mobiles auxquels ont obéi ces hommes, le résultat n'en était pas moins déplorable.

Pour terminer cette longue conférence, le délégué du gouverneur général entreprit la démonstration du rôle bienfaisant de l'extension des rapports commerciaux, tant au point de vue de l'accroissement du bien-être des peuples, qu'à celui du développement de leurs sentiments pacifiques. Le lieutenant-colonel Aublin ayant fait ressortir que les tentatives de pénétration du négoce français au Touat et au Gourara n'avaient pas d'autre but, le Premier vizir répondit que son gouvernement était disposé à favoriser ces entreprises. Le Makhzen désirait pourtant qu'on l'avisât, en temps utile, de l'itinéraire exact devant être suivi par les voyageurs, afin qu'il pût donner des instructions aux chefs des pays traversés. Cette prétention s'explique par le fait que le Sultan considérait le Touat et le Gourara comme faisant partie intégrante de ses Etats. Du côté français, on n'acceptait pas la dite opinion, sans toutefois la combattre ouvertement ; dans la circonstance, cette situation imposait une grande réserve.

En résumé, durant l'entretien du lieutenant-colonel Aublin avec le Premier vizir, on avait beaucoup parlé pour n'arriver qu'à de médiocres résultats. En dépit de l'allure franchement amicale du débat, chacun s'était attaché à peser soigneusement ses mots ; la conversation avait été un simple tournoi diplomatique, qui aboutissait à des promesses vagues n'engageant aucune des deux parties en cause. Les assistants se séparèrent néanmoins enchantés les uns des autres. Ils s'étaient d'ailleurs bornés à revoir, en détail, la plupart des questions déjà soumises au Sultan par le général Osmont (1).

LE RETOUR DE LA MISSION ET LES RÉSULTATS POLITIQUES DE LA VENUE DU SULTAN A LA FRONTIÈRE

Les réceptions de la matinée du 13 septembre 1876 n'avaient pas interrompu les fantasias des cavaliers régu-

(1) Pièces 1 et 12. — *Documents sur le Nord-Ouest Africain* (loc. cit.).

liers marocains ; ceux-ci continuaient inlassablement à se lancer au galop, de toute la vitesse de leurs montures, et à faire parler la poudre en l'honneur de la mission française. Ces gens étaient heureux de profiter de l'occasion pour s'amuser, tout en cherchant à faire valoir leurs talents équestres aux yeux des chrétiens.

Comme l'heure de la séparation approchait, le lieutenant-colonel Aublin déposa, devant la tente du Premier vizir, les cadeaux offerts par le général Chanzy à la suite de Mouley El Hassane. Ces cadeaux, au nombre de vingt-quatre, étaient d'une valeur totale de près de 2000 francs ; ils consistaient en fusils, carabines, revolvers et divers articles d'orfèvrerie en argent ou en vermeil, tels que aiguières, coupes, pots à tabac, cafetières, déjeuners, timbales. Après entente avec Si Moussa ben Ahmed, qui voulait bien se charger de faire remettre ces présents aux bénéficiaires, le délégué du gouverneur général avait arrêté, ainsi qu'il suit, la liste de ces derniers : les trois vizirs, les deux grand maîtres des cérémonies, les six caïds de la maison du sultan, le chef de l'armée et douze chefs des troupes régulières ou de la garde impériale.

Quelques instants avant le départ, Mouley El Hassane envoya au camp français huit chevaux, dont deux richement harnachés qu'il offrait aux généraux Osmont et de Flogny ; les six autres étaient destinés à des officiers de l'Etat-major. Le chef de la mission française attribua ces animaux aux lieutenants-colonels du 2^e Chasseurs d'Afrique et du 2^e Spahis, au lieutenant-colonel Aublin, au commandant Monnier et aux capitaines Boutan et Godefroy, sous la réserve que le Ministre de la Guerre les autoriserait à accepter ces dons.

Après ces échanges de bons procédés, la mission leva le camp et se mit en route à deux heures de l'après-midi ; à cinq heures, elle rentrait à Marnia. Pendant toute la durée du séjour à Oudjda, le général Osmont et ses officiers n'avaient eu qu'à se louer de l'affabilité du

Sultan, ainsi que de la correction du Premier vizir et des principaux personnages de la Cour, mais cette entrevue avec le Souverain du Maroc ne nous était pas complètement favorable. Le seul avantage réel, obtenu par le commandant de la division d'Oran, était la demande d'envoi d'une mission militaire française, à laquelle Mouley El Hassane désirait confier l'instruction de ses troupes ; cela nous donnait, il faut le reconnaître, un puissant moyen d'influence dans l'Empire chérifien. En revanche, la rencontre entre le Sultan et les autorités d'Algérie consacrait, d'une façon définitive, notre renoncement à toute action directe dans la région des confins algéro-marocains.

Mouley El Hassane quitta Oudjda le 16 septembre ; il retourna vers l'Ouest avec son armée et atteignit la Moulouya le 1^{er} octobre. Boucheta ould El Baghdad, nommé amel en remplacement de Mohammed ould El Bachir, s'installa au Dar El Makzen et prit en mains l'administration de la province de l'Est. Le passage du Sultan avait calmé momentanément l'agitation, mais sans amener une véritable pacification. L'anarchie n'était pas mâtée et les intrigues ne tardèrent pas à suivre de nouveau leur cours, dès que la menace des troupes chérifiennes ne se fit plus sentir ; les fils d'El Hadj Mimoum s'efforcèrent de jouer, à leur tour, le même rôle que leur oncle Mohammed ould El Bachir. Il restait encore de nombreux germes de discorde dans l'amalat d'Oudjda.

Le séjour du Sultan à la frontière, dans un appareil guerrier susceptible d'impressionner les populations musulmanes, eut des conséquences fâcheuses pour nous. Le fanatisme aidant, des propos absurdes circulèrent au Maroc comme en Algérie ; les Algériens les plus exaltés entrevoyaient déjà le moment où ils seraient sujets du souverain chérifien. Cet état d'esprit provoqua des difficultés chez les Hamyane ; ceux-ci manifestèrent de l'opposition aux ordres transmis par les caïds et se querel-

lèrent avec les Beni Guil. L'effervescence, produite par le passage du Sultan, faisait présager la possibilité de troubles sérieux en cas de complications européennes ; il fallait donc exercer une surveillance attentive dans les confins algéro-marocains, tout en ne perdant pas de vue les agissements de la cour de Fez (1).

Commandant L. VAINOT.

Pièces justificatives

Abréviations : (A. G. G.) Archives du service des affaires indigènes du Gouvernement Général de l'Algérie.

(A. O. D.) Archives du service des affaires indigènes de la Division d'Oran.

(A. C. M.) Archives du service des affaires indigènes du Cercle de Marnia.

N° 1

*Instructions du Gouverneur Général de l'Algérie
au Général commandant la Division d'Oran*

(A. G. G.) Copie

Buzancy, le 30 septembre 1874 (2).

INSTRUCTIONS

1°

Le Général Osmont est chargé d'aller complimenter l'Empereur du Maroc pendant son séjour à Ouchda, de la part du Maréchal Président de la République et de remettre les cadeaux envoyés par le gouvernement.

(1) Pièces 10, 11 et 12. — *Institution berbères au Maroc* (loc. cit.). — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.).

(2) La date portée en tête de ces instructions est évidemment exacte. On y lit en effet que le commandant Aublin, chef de la

Il exprimera à l'Empereur notre désir de continuer les bonnes relations que les deux gouvernements n'ont cessé d'entretenir et notre ferme volonté de faire, de notre côté, tout ce qui est nécessaire pour assurer, sur la frontière, l'ordre et la sécurité dans l'intérêt des deux pays.

Il fera agréer à Sa Majesté Schérifiennne l'expression des hommages respectueux du Gouverneur Général et ses regrets d'être éloigné de l'Algérie et de ne pouvoir venir la saluer en personne.

Il profitera de l'occasion pour entretenir les Ministres qui accompagneront l'Empereur, des trois questions importantes déjà traitées par le Ministre de France à Tanger.

1°. — L'internement dans l'intérieur du Maroc des Oulad Sidi Cheikh Gharabas qui ne cessent de susciter des désordres dans le Sahara, d'exciter les tribus les unes contre les autres, et l'éloignement de la frontière des marabouts dissidents des Cherraga qui ne profiteraient pas de l'aman qui leur est offert pour rentrer dans leur pays.

2°. — Le règlement des litiges qu'entraîne à chaque instant sur la frontière, le doute qui existe depuis 1845 sur la véritable délimitation des deux territoires, principalement dans la plaine de Maghnia.

3°. — L'intérêt général qu'il y aurait, pour les deux pays, à faciliter, sur les deux territoires, principalement dans la plaine de Maghnia, les relations commerciales qui sont les meilleures garanties de la tranquillité, en expliquant le véritable but des tentatives faites par notre commerce pour se mettre en rapport avec les oasis du Touat et du Gourara.

2°

Le Général Osmont enverra à l'amel d'Ouchda une lettre pour le premier Ministre de l'Empereur ou celui qui l'accompagne, en lui faisant connaître la mission dont il est chargé par le Président de la République, et le priant de lui indiquer le jour et l'heure où Sa Majesté pourra le recevoir, soit à Ouchda, soit sur tout autre point dans le voisinage de la frontière.

section des affaires indigènes à l'Etat-Major général, accompagnera le général Osmont ; or, en septembre 1876, cet officier supérieur était lieutenant-colonel. Cette pièce a donc bien été rédigée en 1874, lorsque l'on croyait que le Sultan en déplacement dans l'Est du Maroc s'avancerait jusqu'à la frontière. Cette éventualité ne s'étant pas produite, les mesures arrêtées à cette époque ont été maintenues et appliquées lors de l'entrevue de 1876, ainsi que cela ressort des rapports du général Osmont et du lieutenant-colonel Aublin. (Pièces 11 et 12).

Le Général Osmont se rendra à l'endroit indiqué, accompagné de son Etat-Major, et escorté par deux escadrons de cavalerie, un de chasseurs d'Afrique et un de spahis, comptant au moins 100 chevaux choisis dans le rang. On sera en grande tenue. Les principaux chefs de la frontière revêtus de leurs burnous d'investiture, se joindront au Général.

Le commandant Aublin, chef de la section des Affaires indigènes à l'Etat-Major général, accompagnera le général Osmont comme envoyé du Gouverneur Général.

3°

Il est possible que des individus ou des tentes marocaines craignant des châtiments encourus, cherchent à se réfugier sur notre territoire. Afin d'éviter tout désordre et tout conflit, des mesures devront être prises à l'avance pour que ces réfugiés soient immédiatement désarmés et dirigés sur un point de l'intérieur en dehors du cercle de Lalla Maghnia.

Pendant le séjour de l'Empereur sur la frontière, en dehors de l'escorte destinée au général Osmont, on établira à Maghnia 3 escadrons de chasseurs d'Afrique, ce qui restera des spahis de Blad Chabaa et de Si Medja Hed et, si cela est possible, 4 compagnies d'infanterie.

La plaine devra être surveillée d'une façon incessante par des patrouilles de spahis et de goums commandés par des officiers français munis d'instructions pour les mesures à prendre à l'égard des réfugiés.

Un détachement sera envoyé à Sidi Zaher, un autre à Garrouban.

Le Commandant de la Subdivision de Tlemcen se portera à Lalla Maghnia et y restera jusqu'au départ de l'Empereur.

4°

Le général Osmont tiendra le Ministre de la Guerre, le Gouverneur Général et le Général Liébert, exactement au courant des incidents qui pourraient se produire.

La mission terminée, il en rendra compte dans un rapport circonstancié qu'il adressera au Gouverneur Général en double expédition.

*Le Gouverneur Général civil,
commandant en chef les forces de terre et de mer,
Signé : CHANZY.*

Pour copie conforme :

*Le Chef de la Section des Affaires indigènes
de l'Etat-Major Général,*

AUBLIN.

N° 2

*Rapport annuel du Bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques*

(Extrait)

(A. D. O.) Original

Année 1874.

.....
[Le Rapport relate la nomination d'El Hadj Mohammed Ould El Bachir comme Amel, le 13 novembre, malgré l'opposition de ses adversaires]
.....

Ils (1) protestèrent tous contre cette décision et, le 15 (2), le Sultan, la retirant en partie, les fit appeler et leur dit qu'il les autorisait à émigrer dans l'Ouest, s'ils ne voulaient pas accepter l'autorité du nouvel Amel. Ils lui firent observer qu'ils ne pouvaient vendre immédiatement leurs grains ni abandonner leurs cultures et le Sultan, le 16, prit la nouvelle décision suivante qu'il est bien difficile d'expliquer :

Il les autorisa à rester pendant deux mois sans se soumettre à El Hadj Mohammed Ould El Bachir et les renvoya en les faisant accompagner par un personnage nommé le caïd El Hassen, chargé de prendre l'avis de chaque fraction et de lui rendre compte à Fez, au bout de ce temps, des vœux de chacune d'elles, afin qu'il puisse enfin prendre une décision définitive à leur égard.

Il leva lui-même le camp, le même jour, pour reprendre la route de Fez, laissant par conséquent tous les esprits irrités, toutes les passions soulevées et ayant supprimé le peu d'organisation qui existait auparavant.

Les ordres du Sultan étaient inexécutables : d'une part, le parti hostile au nouvel Amel ne pouvait se décider à abandonner ses cultures, son pays, pour aller vivre misérablement dans l'Ouest, au milieu de populations étrangères, et d'autre part, El Hadj Mohammed Ould El Bachir voulait, malgré les ordres de son Souverain, soumettre immédiatement tout le monde à son autorité.

Une lutte à outrance était donc inévitable et prochaine ; chaque parti avait hâte de s'organiser, de manière à être prêt à soutenir le choc de son adversaire.

Chacun rentra chez soi pour faire ses préparatifs et les membres du parti qui refusait d'obéir à l'Amel et que nous nommons désormais les dissidents, quoique cette appellation ne leur

(1) Les adversaires de Mohammed Ould El Bachir.

(2) 15 novembre.

convienne pas absolument, puisqu'ils ne sont point rebelles aux ordres de leur gouvernement, les dissidents, disons-nous, se donnèrent rendez-vous au marabout de Sidi Yahia, près d'Oudjda, pour le 20 novembre, afin de se compter et de prendre leurs premières dispositions.

A leur tête s'était placé El Hadj Mohammed Zaïmi, ancien Cheikh des Beni Khaled, qui s'était réfugié et avait été interné sur notre territoire, l'année dernière, à la suite de ses querelles avec le Cheikh des Beni Iznassen.

.....
Il fut résolu que les Angad et les Mezaouir réuniraient leurs campements sur notre frontière même, entre Djorf el Baroud et Kerkour Sidi Hamza ;

.....
On devait prendre tranquillement ces positions défensives et attendre les événements.

Mais le lendemain 21, dans l'après-midi, les dissidents apprirent qu'El Hadj Mohammed Ould El Bachir qui, de son côté, faisait ses préparatifs, avait donné l'ordre à tous les contingents des Beni Iznassen de se réunir et qu'il allait arriver à Oudjda, à la tête de forces considérables.

Une panique s'empara des Angad et des Mezaouir qui traversèrent en désordre l'oued Bou Naïm et portèrent en toute hâte leurs campements sur notre frontière.

Leur intention était évidemment de chercher un refuge chez nous, au premier coup de fusil qui serait tiré ; il fallait dès lors que nous nous tenions prêts à faire respecter notre territoire.

Deux escadrons de spahis furent concentrés à Marnia à cet effet, de manière à pouvoir être portés rapidement sur le point où leur présence serait nécessaire, et un escadron de chasseurs d'Afrique fut placé à Sidi Zaher.

Pendant les journées des 22, 23 et 24 et la matinée du 25, les goums et les fantassins des dissidents demeurèrent réunis en avant de Tenialin, sur la route qu'El Hadj Mohammed Ould El Bachir suivrait probablement pour se rendre à Oudjda, mais celui-ci ne parut pas. Il éprouvait de grandes difficultés à mobiliser les Beni Iznassen, ...

.....
Nous employâmes ces journées à faire décamper les douars des dissidents qui, dans la panique du 21, s'étaient installés sur notre territoire et à faire repasser la frontière à une portion des Beni Drar, appartenant au parti de l'Amel, qui avaient envahi la tribu des Achache.

.....
[Suit le récit de la concentration à Oudjda des contingents de l'Amel et du repli de ses adversaires au pied des premiers contreforts des Beni Bou Saïd dans la soirée du 26]
.....

L'action allait donc se passer sur la portion de notre frontière comprise entre Sidi Zaher et Ras-Asfour. Nos troupes auraient été trop éloignées, en restant à Marnia, pour assurer, le cas échéant, la neutralité de notre territoire ; les deux escadrons de spahis allèrent rejoindre le 27 au matin, l'escadron de chasseurs qui était déjà à Sidi Zaher.

Plus de cent douars des dissidents étaient groupés autour de Ras-Tahert. Soixante d'entre eux étaient au-delà de notre frontière, trente sur la partie contestée et dix en deça sur le territoire des Beni Bou Saïd. Nous fîmes décamper ces derniers.

.....

Le 29 au matin, les nouvelles que nous avions reçues pendant la nuit nous ayant appris qu'El Hadj Mohammed Ould El Bachir était décidé à attaquer ses ennemis ce jour-là, nos trois escadrons furent portés sur la partie de l'Oued Roubban qui ne nous est point contestée, et en avant du seul col qu'auraient pu prendre les dissidents pour se réfugier chez nous, en cas de défaite.

L'Amel sortit en effet d'Oudjda à la tête d'une troupe qui peut être appréciée à plus de mille cavaliers et deux mille fantassins, et vint prendre position sur la rive gauche de l'Oued Tahert ; les Angad et les Mehaya occupaient la rive droite de cette petite rivière.

A 10 heures du matin, Mohammed bel Bachir fit ouvrir le feu, à quelques centaines de mètres à peine de notre frontière.

Le premier choc fut très vif ; après un quart d'heure, les dissidents battirent en retraite, mais en bon ordre et en continuant le feu. Le combat se divisa alors en deux, les Mehaya se replièrent vers la droite et les Angad reculant vers l'entrée du col de Sidi Djabeur, derrière laquelle s'étaient rassemblées toutes leurs tentes.

Vers une heure de l'après-midi, la situation changea complètement. Les troupes lancées contre les Angad furent ramenées par ces derniers, dans la déroute la plus complète.

L'attaque sur les Mehaya avait mieux réussi ; Mohammed Bel Bachir s'y trouvait en personne et avait fait piller toutes les tentes. Il repassa auprès de Ras-Tahert, vers 4 heures du soir, en bon ordre, pour rentrer à Oudjda.

.....

Nos troupes rentrèrent à Sidi Zaher, pour y passer la nuit, et revinrent, le 30 au matin, prendre la même position, car les Angad s'étaient réfugiés dans les contre-forts d'Asfour, à cinq cents mètres à peine de la frontière et de l'emplacement occupé par le douar Roubban, de la tribu des Beni Bou Saïd. Il fallait, dans le cas d'un nouvel engagement, faire respecter notre territoire sur ce point, et protéger nos administrés.

El Hadj Mohammed Ould El Bachir arrive avec tout son monde, remontant l'Oued Tahert, et se dirigeant vers l'entrée du col.

Bientôt pris d'une panique toute semblable à la déroute de la veille, cavaliers et fantassins rebroussèrent chemin à une allure étonnante et ne s'arrêtèrent qu'au point où leur Chef était resté avec un noyau considérable de cavalerie.

.....
Rentré à Oudjda le 30, à la tombée de la nuit, El Hadj Mohammed Ould El Bachir fut obligé de renvoyer immédiatement ses contingents, car ils étaient démoralisés et chacun avait hâte de rentrer chez lui.

Dans ces conditions, la présence des spahis n'était plus nécessaire à Sidi Zaher ; ils furent renvoyés dans leurs smalas et l'escadron de Chasseurs d'Afrique resta seul dans ce poste, pour rassurer nos populations vivement émues par ces événements, et pour nous servir au besoin de renfort ou de point d'appui, dans le cas presque certain où de nouveaux combats auraient lieu sur notre frontière même et nous obligeraient à prendre de nouvelles dispositions pour l'empêcher d'être violée par l'un ou l'autre des partis marocains.

.....
Les forces des dissidents, dès qu'elles vont être réunies, prendront des proportions considérables ; ils disposeront de plus de deux mille cavaliers et de plusieurs milliers de fantassins. Ils ont l'intention de venir reprendre, très prochainement, leurs positions entre Oudjda et notre frontière, et de recommencer une lutte à outrance contre celui qu'ils nomment leur oppresseur.

Nous allons donc, selon toutes probabilités, être obligés de prendre de nouvelles dispositions pour continuer à assurer la sécurité de nos tribus limitrophes, le respect de notre frontière et la neutralité de notre territoire.

.....
Au milieu de ces troubles, il (1) n'a plus avec nous que des relations irrégulières et insignifiantes, telles qu'il continuera du reste à les entretenir, s'il est maintenu au pouvoir après la pacification du pays. Nous ne pouvons songer à obtenir le règlement des questions qui intéressent nos indigènes.

Nous sommes obligés de monter la garde, en quelque sorte, sur notre frontière et d'y montrer nos troupes, pour l'empêcher d'être violée par l'un ou l'autre parti, et enfin la sécurité de notre pays est loin d'être ce qu'elle était auparavant, car il est parcouru par les malfaiteurs marocains, et peut être aussi algériens, qui se portent toujours dans les contrées troublées par des luttes et des combats, certains de ne pouvoir être inquiétés et comptant que leurs crimes seront imputés à l'un ou à l'autre parti.

(1) El Hadj Mohammed Ould El Bachir.

Il est donc vivement à désirer que le pays marocain qui nous avoisine soit promptement pacifié, mais, vu l'attitude actuelle et l'animation des deux partis, nous ne pouvons espérer voir renaître, avant quelque temps, la tranquillité qui a existé sur notre frontière, pendant les six premiers mois de l'année.

Marnia, le 20 décembre 1874.

*Le Chef d'Escadrons au 2^e Spahis,
Commandant Supérieur,
BRUNETIÈRE.*

N^o 3

*Rapport annuel du Bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques
(Extraits)*

(A. C. M.) Original

Année 1875.

.....
Au début de la période annuelle qui vient de s'écouler, nos voisins du Maroc se faisaient entre eux une guerre acharnée. Le Cheikh des Beni Iznassen venait d'être nommé au Commandement de l'Amalat d'Oudjda, à la suite du voyage que l'Empereur avait fait à Selouan dans le courant du mois d'octobre 1874 ; mais après le départ de ce dernier, les haines soulevées depuis longtemps par le nouvel Amel avaient éclaté. Les Angad, les Mehaya, les Beni Yala, etc... avaient refusé de reconnaître son autorité, et avaient pris les armes contre lui, avec le consentement tacite de l'Empereur qui les laissait libres de ne point obéir au chef qu'il venait d'investir, pour ainsi dire malgré lui, et en cédant aux intrigues de son entourage.

Un combat sanglant avait été livré le 29 novembre, sur notre frontière même, à Ras Tahert, et l'amel ayant été vaincu, la ligue organisée contre lui prenait des proportions considérables. Au milieu de ces troubles, nous n'avions plus avec lui que des relations irrégulières et insignifiantes et nous ne pouvions obtenir le règlement d'aucune des questions intéressant nos indigènes. Nous étions obligés de monter la garde en quelque sorte, sur notre frontière, pour l'empêcher d'être violée par l'un ou l'autre parti, et enfin la sécurité de notre pays souffrait de cet état de choses qui attirait dans notre voisinage une certaine quantité de malfaiteurs.

Cette situation qui produisait une assez vive émotion dans nos tribus, n'aurait pu s'améliorer que par une prompte pacification de l'Amalat d'Oudjda, mais au contraire la lutte entre les deux partis a duré pendant toute l'année et ne semble devoir se

terminer que si l'Empereur du Maroc se décide enfin à intervenir.

.....
Depuis l'échec subi par les Beni Iznassen le 29 novembre, les Angad ne cessèrent de faire parcourir les abords de leur pays par des bandes armées qui enlevaient tous les troupeaux qu'elles pouvaient atteindre. Ils opérèrent en outre une importante razzia à Sefrou, le 20 décembre, et attaquèrent Oudjda le 1^{er} janvier, pénétrèrent jusque dans les rues de la ville, massacrèrent un certain nombre d'habitants et firent un butin considérable.

La plupart de ces prises de guerre furent amenées sur le marché de Marnia, où nous les laissâmes vendre librement, gardant en cela la plus stricte neutralité entre les deux partis. Mais cette neutralité n'était pas du goût de l'Amel ; il aurait voulu que nous prissions ouvertement son parti et il nous accusa de nous ranger dans celui de ses ennemis, parce que les chances de la lutte voulaient que ces derniers vinssent constamment vendre leurs prises sur notre territoire tandis que les Beni Iznassen ne pouvaient en faire aucune.

Croyait-il réellement à notre partialité ? Cela est peu probable, car par nos lettres et surtout par nos actes en poursuivant tous ceux de ses ennemis qui s'abritaient chez nous pour tomber à l'improviste sur ses partisans et en faisant rendre à ces derniers toutes les prises douteuses, nous lui prouvions clairement que nous ne voulions, en aucune façon, favoriser les Angad.

Quoiqu'il en soit, il profita de cette occasion pour exprimer publiquement son antipathie à notre égard, et le bruit courut bientôt chez les Beni Iznassen, qu'il fallait traiter en ennemies, aussi bien que celles des Angad, les tribus algériennes voisines de la frontière.

Ce bruit, arrivé à la connaissance de nos populations, produisit chez elles une certaine agitation et une certaine crainte ; c'est ce qui explique comment elles prirent toutes les armes, le 13 janvier, à la nouvelle d'un mouvement des Beni Iznassen, et s'imaginèrent qu'ils avaient le projet de razzier les douars des Beni Bou Saïd campés à Aïn Takbalet.

L'attaque était en réalité dirigée contre un fort convoi des Angad qui venait vider des silos leur appartenant et situés à proximité de ce point. Nous fûmes néanmoins obligés de nous transporter sur les lieux avec deux escadrons de spahis afin de rassurer nos tribus et de faire replier leurs campements à une certaine distance de la frontière, pour éviter le renouvellement d'une semblable panique.

Les Beni Iznassen avaient subi un second échec en notre présence ; ils nous accusèrent cette fois d'avoir combattu avec leurs ennemis.

El Hadj Mohammed Ould El Bachir exhala plus que jamais

sa mauvaise humeur à notre égard. Il ne fit plus rien pour empêcher ses partisans de venir commettre des vols sur notre territoire et on peut même dire qu'il favorisa les actes de ce genre, car les malfaiteurs restèrent sous ses yeux mêmes et sans être inquiétés, en possession des animaux qu'ils avaient volés dans nos tribus.

Le 26 janvier, notre frontière fut violée par une troupe de 125 cavaliers des Beni Drar qui s'avança en armes à plusieurs kilomètres sur notre territoire, à la poursuite de quelques Angad, qui avaient couché dans un douar des Beni Ouassin, et leur tira plusieurs coups de feu au milieu de nos gens parmi lesquels elle produisit le plus grand désordre. Un fait semblable s'était déjà produit quelques jours auparavant dans la tribu des Achache (Annexe de Nemours), sans que les auteurs de ces violations de notre frontière aient subi la moindre punition, ni même un reproche, malgré nos réclamations à ce sujet.

Le 9 mars, un convoi appartenant aux Beni Ouassin fut razzié à Ténialin, à peu de distance au delà de la frontière, par un parti des Beni Iznassen. C'était là un acte d'hostilité bien caractérisé à notre égard, et El Hadj Mohammed Ould El Bachir, ne se sentant pas assez fort pour entamer une lutte avec un nouvel ennemi, prescrivit la restitution de ce convoi.

Pendant ce temps, sa situation devenait en effet de plus en plus mauvaise. Les Angad avaient envoyé, le 17 février, une députation à Fez ; ils s'étaient créés des alliances importantes et le bruit commençait à courir que l'Empereur, reconnaissant qu'il avait eu tort de céder aux intrigues vénales de son entourage, s'était décidé à envoyer Abderrahman Chelih, à ce moment Amel de Taza, pour pacifier le pays et prendre la place d'El Hadj Mohammed Ould El Bachir.

.....
[Suivent les détails de la lutte de l'Amel avec les Angad.]
.....

Pendant ce temps, nos relations avec El Hadj Mohammed Ould El Bachir cessèrent à peu près ; il ne répondit même plus aux lettres que nous lui adressions, tant au sujet des réclamations portées par nos administrés qu'au sujet de l'impôt Achour dû par les gens de son parti, qui avaient cultivé sur notre territoire. Il défendit aux Beni Iznassen de fréquenter le marché de Marnia et leur promit l'impunité pour les crimes ou délits qu'ils commettraient chez nous. Aussi, plusieurs animaux furent-ils volés dans nos tribus et, le 8 mai, quelques cavaliers des Oulad Sidi Cheikh vinrent-ils enlever le troupeau de chameaux du douar Retateba (tribu des Beni Ouassin).

Cette conduite à notre égard eut pour effet de rapprocher de nous les Angad. Ils tinrent à se montrer aussi bien intentionnés que leur ennemi l'était mal ; ils firent cesser complètement

les vols commis par leurs gens sur notre territoire, nous firent restituer tous les animaux volés par eux précédemment, et réglèrent à notre satisfaction toutes les réclamations que nous leur adressions. Ces bonnes dispositions étaient intéressées, car dans l'état actuel des choses et par suite de leur situation même, ils avaient grand besoin d'entretenir avec nous des relations amicales ; mais nous ne devons pas moins leur en savoir gré, d'autant plus que nous en avons profité pendant toute la seconde moitié de l'année.

.....
Conformément aux instructions données, nous nous étions occupé, dès le mois d'avril, de faire rentrer l'impôt qui nous était dû par les Marocains ayant effectué des cultures sur notre territoire. Nous nous étions, à cet effet, adressé séparément aux Angad et aux Beni Iznassen. Les premiers payèrent sans difficulté, mais les seconds nous opposèrent, jusqu'au dernier moment, la défense qui leur en était faite par leur chef. Celui-ci répondait à toutes nos demandes qu'il ne pouvait autoriser ses administrés à nous payer l'impôt sans avoir préalablement reçu le consentement du Sultan. C'était un refus déguisé d'accéder à nos justes demandes, car l'Achour nous avait déjà été payé l'année précédente et l'Empereur n'avait fait aucune observation à ce sujet. En cette circonstance, l'Amel cherchait simplement à gagner du temps, de manière à permettre à ses gens de transporter sur le territoire Marocain le produit de leurs récoltes et nous empêcher ainsi d'en saisir la quantité équivalente au montant de l'impôt.

Au moment où la plus grande partie de ces récoltes fut coupée, nous déjouâmes ce projet en nous portant sur la frontière le 28 mai, avec un convoi soutenu par les deux escadrons de spahis, et en commençant à les enlever. Les propriétaires des cultures situées dans les tribus de Marnia ainsi qu'une partie de ceux qui en avaient sur le territoire de Nemours se décidèrent à payer. Les grains des récalcitrants furent enlevés dans la mesure voulue et le recouvrement de l'impôt, qui nous était dû, fut ainsi assuré.

Cependant, les bruits venant de l'Ouest au sujet de la prochaine arrivée d'une colonne envoyée par le Sultan, prenaient tous les jours une plus grande consistance. Ces nouvelles réjouissaient les Angad et répandaient dans le parti de l'Amel une alarme telle que celui-ci, ne se croyant plus en sûreté, crut devoir faire auprès de nous des démarches dans le but de se ménager une retraite de notre côté, le cas échéant.

Il nous envoya, le 23 mai, à Marnia, le cheikh Ahmed Ben Bou Azza, d'Oudjda, non pas en son nom propre, car son orgueil ne pouvait s'accommoder de cette humiliation, mais au nom de son beau-père, Ali Ould Ramdhan, pour nous dire combien ils

étaient repentants de leurs mauvais procédés à notre égard et désireux de reconquérir notre amitié en agissant mieux qu'ils ne l'avaient fait jusqu'à présent.

[Suivent le récit de la trêve conclue entre le parti de l'Amel et celui des Angad, et les détails sur la rebellion de Mohammed Ould El Bachir, qui bat le 17 septembre la colonne chérifienne envoyée pour le destituer.]

La trêve conclue le 9 juin a naturellement pris fin après le combat du 17 septembre. Depuis cette époque, les Angad ont replié leurs campements dans le Sahara et ont recommencé les hostilités

De son côté, El Hadj Mohammed Ould El Bachir a essayé, au commencement de décembre, de faire une expédition pour piller les silos de ses adversaires situés sur le bord de notre ligne frontière, mais les Beni Iznassen étaient divisés et il n'a pu réussir à les porter en avant. Cependant, un goum de 130 cavaliers des Beni Atig, qui s'était dirigé, le 10 décembre, sur l'oued Tahert afin de couper la route aux Angad qui prendraient ce chemin pour venir au marché de Marnia, a poursuivi pendant plusieurs kilomètres sur notre territoire, trois cavaliers des Mezaour qu'il avait rencontrés à proximité de la frontière.

Cette nouvelle incursion a produit une panique dans les douars des Beni Bou Saïd campés dans cette région et a fait prendre la fuite à tous nos cultivateurs qui étaient en train de labourer.

Il est à regretter que notre frontière soit trop ouverte pour nous permettre d'empêcher ces incursions, et il est probable que le chef des Beni Iznassen n'en punira pas plus les auteurs qu'il ne l'a fait précédemment.

Cependant, ce dernier semble chercher en ce moment à se rapprocher de nous, ce qu'il a toujours fait, notamment dans les circonstances rappelées plus haut, lorsqu'il s'est cru exposé à quelque danger. Il vient de se faire payer par les Zekkara le prix de la dia des armes et de la monture d'un spahis du bureau arabe de Tlemcen assassiné par eux l'année dernière et il est probable qu'il va adresser cette somme à M. le Général commandant la Subdivision. Le cheikh Ali Ould Rhamdhan, son beau-père, vient également de nous donner satisfaction au sujet de deux petites affaires concernant nos indigènes, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps.

Marnia, le 20 décembre 1875.

*Le Chef d'Escadron au 2^e Spahis,
Commandant Supérieur,
CHARPENTIER.*

N° 4

*Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques*

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Janvier 1876.

La situation politique de nos tribus est toujours satisfaisante ; la sécurité du pays n'a été troublée que par un vol avec effraction et à main armée, commis dans le village même de Marnia pendant la nuit du 22 au 23 décembre..... Ce crime n'est qu'un fait isolé, mais il n'en est pas moins une preuve du mauvais vouloir des Chefs d'Oudjda et des Beni Iznassen à notre égard, car bien qu'il soit parfaitement prouvé que les malfaiteurs étaient partis pour venir le commettre, de la maison du cheikh Ali Ould Ramdhan où ils étaient de garde, et qu'ils ont ensuite vendu publiquement à Oudjda les objets volés, nous n'avons pu obtenir d'autre réponse que des dénégations mensongères aux réclamations que nous avons faites à ce sujet.

.....
La situation de nos voisins est donc tout aussi incertaine que par le passé et l'on ne peut espérer que le Gouvernement marocain se décidera à lui donner une solution quelconque.

En attendant, les démarches faites par les marabouts des Beni Oukil pour obtenir la conclusion d'une trêve devant permettre aux partis ennemis d'effectuer leurs labours n'ayant pu aboutir, les Angads recommencent la lutte.....

.....
Pendant la nuit du 22 au 23 décembre, vers onze heures du soir, des malfaiteurs se sont introduits, en brisant et descellant les fermetures, dans les magasins de l'israélite Aaron Levy, situé dans la grande rue de Marnia. Ils ont enlevé pour deux mille francs de marchandises et une somme de 500 francs trouvée dans un tiroir

.....
A Marnia, le 21 janvier 1876.

*Le Chef d'Escadrons au 2^e Spahis,
Commandant Supérieur,
CHARPENTIER.*

N° 5

*Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques*

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Février 1876.

La situation politique de nos tribus est toujours satisfaisante ; cependant deux événements de nature à troubler la sécurité de la frontière se sont produits pendant le mois qui vient de s'écouler.

Le 7 février, une bande de maraudeurs marocains de la fraction des Mezaouir dépouilla, au-delà de la frontière, un israélite de Tlemcen qui se rendait à Oudjda avec un petit convoi ; animaux, armes, marchandises et vêtements des conducteurs, tout fut enlevé. Avertis immédiatement, nous nous adressâmes aux Chefs des Angad qui montrèrent les meilleures dispositions à notre égard en cette circonstance ; ils arrêtaient les voleurs et nous ramenèrent eux-mêmes la plus grande partie des objets volés.

Le 16 février, un parti de 400 cavaliers et 800 fantassins des Beni Iznassen s'était rendu au col de Sidi Djabeur espérant y rencontrer un campement d'Angad. N'ayant rien trouvé, il rebroussa chemin, tomba au point de notre frontière dit Ras Tahert sur les troupeaux des Beni Bou Saïd et les razzia. Il emmena environ 800 moutons et 60 bœufs. Nos gens prirent les armes et les poursuivirent dans la direction d'Oudjda ; après quelques coups de feu échangés sans résultat, le cheikh Ali Ould Ramdhan intervint et fit rendre les prises, à l'exception de 24 moutons qui avaient déjà disparu.

Ces deux faits qui ont été heureusement terminés par des restitutions prouvent que, ainsi que nous le signalons dans tous nos rapports mensuels, les chefs des Angad montrent toujours de bonnes dispositions à notre égard, tandis que celles des Beni Iznassen sont mauvaises et presque hostiles.

Aucune nouvelle n'a encore circulé dans le pays au sujet des mesures que l'Empereur du Maroc semble disposé à prendre pour ramener la paix dans l'Amalat d'Oudjda.

En attendant, les Angad continuent à harceler les Beni Iznassen

A Marnia, le 20 février 1876.

*Le Chef d'Escadrons au 2^e Spahis,
Commandant supérieur,
CHARPENTIER.*

N° 6

Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Mars 1876.

La situation politique de nos tribus est toujours satisfaisante ; cependant les vols d'animaux commis dans les douars voisins de la frontière ont subi une sensible recrudescence : cela tient à ce que le cheikh des Beni Iznassen a promis à ses administrés qu'ils ne seraient nullement inquiétés pour les méfaits qu'ils viendraient commettre sur notre territoire et qu'il ne ferait aucun droit aux demandes de restitution que nous pourrions lui adresser. Nos relations avec ce personnage sont toujours à peu près nulles ; nos rapports avec les Angad continuent à être assez bons.

Aucune nouvelle sérieuse n'a encore circulé dans le pays au sujet du voyage projeté par l'Empereur du Maroc pour pacifier ses provinces de l'Est.....

La lutte entre ces populations ne s'est traduite pendant le mois que par de petites razzias et quelques vols sans importance.....

Le marché de Marnia se ressent toujours des troubles qui divisent les provinces marocaines qui nous avoisinent. Les laines commencent cependant à y arriver en assez grande quantité.....

A Marnia, le 21 mars 1876.

*Le Chef d'Escadrons au 2^e Spahis,
Commandant supérieur,
CHARPENTIER.*

N° 7

Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Avril 1876.

.....
L'audace des voleurs qui ont fait d'Oudjda leur refuge va en croissant, ils sont même venus jusque dans Marnia.

Ces pointes avancées sur notre territoire jettent de l'inquiétude dans les populations voisines de la frontière.

Nos relations avec le cheikh des Beni Iznassen n'ont point changé, et c'est à la protection dont il couvre les pillards, que nous devons la recrudescence des vols (1).

Nos rapports avec les Angad continuent à être bons.

.....
Les indigènes du cercle se sont fort occupés du voyage du Chérif d'Ouazzan.

.....
A Oudjda, il a trouvé peu d'empressement à le recevoir, si bien qu'il n'y est resté que 24 heures. Son intervention officieuse entre les Angad et les Beni Iznassen a été si peu efficace que pendant qu'il était à Oudjda, les deux partis en sont venus aux mains (2).....

.....
Les Beni Iznassen ont perdu dans cette journée un grand nombre de leurs guerriers. On porte jusqu'à 170 le nombre de ceux d'entr'eux qui ont été tués, tandis que les pertes des Angad se borneraient à 2 hommes tués et 4 ou 5 blessés.

Il ressort de là, que les Angad ont remporté une brillante victoire sur leurs ennemis, bien qu'ils leur fussent très inférieurs en nombre.

.....
.....C'est la discorde qui s'est mise parmi les Beni Iznassen. Les dissensions intestines qui s'étaient fait jour le mois dernier, se sont réveillées plus vives à la suite de ce désastre.

.....
A Marnia, le 21 avril 1876.

Le Chef d'Escadrons, Commandant supérieur,
CHARPENTIER.

(1) On lit à ce sujet dans le rapport trimestriel du 1^{er} trimestre 1876 de l'annexe de Nemours :

« La frontière est peu sûre, les gens des Beni Snassen commettent des vols chez nous, et leur chef Mohammed Ould El Bachir ne répond pas lorsqu'il [lorsqu'on] lui adresse des plaintes. »

(A. C. M.) Registre des minutes

(2) Le 8 avril 1876.

N° 8

*Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques*

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Mai 1876.

.....
Les vols ont diminué d'une façon sensible.

Nos relations avec le cheikh des Beni Iznassen ont été complètement nulles pendant le mois écoulé.

Nos rapports avec les Angad continuent à être satisfaisants.

La lutte entre les Angad et les Beni Iznassen est suspendue depuis près d'un mois. Le dernier épisode a été le 25 avril, une razzia de 200 bœufs faite par les Angad sur les Beni Khaled qu'ils ont poursuivis jusqu'aux portes d'Oudjda.

Les Angad ont porté leurs campements vers le Nord (1), au-delà du djebel Sidi El Abed pour conduire leurs troupeaux aux Chott.

Quelques douars qui ne possèdent pas de moyens de transport sont venus près de Teniet el Mechamich, sur la limite des cercles de Marnia et de Sebdou, et même jusqu'à l'Aïn el Oust, chez les Beni bou Saïd.

Sur l'invitation qui leur a été faite de repasser la frontière et de ne pas rester sur notre territoire, ils sont allés s'établir à Missiouïn (Maroc).

.....
El Hadj Mohammed Ould El Bachir et son neveu, El Hadj Mohammed Ould El Mimoun, après quelques tentatives infructueuses pour reconstituer le camp des Beni Iznassen, se sont retirés dans leurs maisons d'Aïn Berdill.

Les Beni Iznassen sont descendus dans les pâturages des plaines.

.....
Le pays jouit, par suite, d'un certain calme.

Le bruit du voyage de l'Empereur du Maroc dans les provinces limitrophes de l'Algérie ne serait point, paraît-il, étranger à cette tranquillité des chefs marocains et de leurs tribus.

.....

 (1) Il faut certainement lire : vers le Sud.

Le djebel Sidi El Abed et les Chotts se trouvent en effet au Sud de la région d'Oudjda.

Nos tribus sont calmes. La frontière est surveillée avec le plus grand soin.
.....

Les vols commis par les maraudeurs marocains, dans le cercle, ont été peu nombreux.

Tout s'est borné à deux tentatives de vol et à trois vols.
.....

A Marnia, le 21 mai 1876.

P. le Chef d'Escadrons au 2^e Spahis,
Commandant supérieur :
*Le Capitaine au 2^e Zouaves, chargé de l'expédition
des affaires,*
Signature illisible.

N^o 9

*Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques*

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Juin 1876.

.....
Nos relations avec les populations marocaines ont été à peu près nulles pendant le mois écoulé, aussi bien avec les Beni Iznassen qu'avec les Angad (1). Nous n'avons que deux vols à signaler pendant tout le mois.

La paix la plus complète règne entre les Beni Iznassen et les Angad. Les Beni Iznassen sont dans leurs montagnes, occupés aux travaux de la moisson ; les Angad sont toujours aux Chott avec leurs troupeaux.
.....

(1) Ce manque de relations, dû à l'insécurité, était très préjudiciable au marché de Marnia, mais celui de Nedroma avait profité de cette situation.

« Le marché de Nedroma a eu beaucoup d'animation.....
« Il tend à absorber une partie des transactions qui se faisaient
« autrefois sur le marché de Marnia entre nos indigènes et les
« marocains, qui trouvent plus de sécurité dans le trajet de la
« frontière à Nedroma que dans la plaine qui est entre Marnia
« et la frontière. »

Rapport trimestriel de l'annexe de Nemours du 2^e trimestre 1876. (A. C. M.) Registre des minutes.

Le bruit du voyage de l'Empereur du Maroc à Oudjda continue à faire l'objet de toutes les conversations au-delà de la frontière.

Cheikh Ali Ould Ramdhan et El Hadj Mohammed Ould El Bachir s'attendraient à la venue du souverain ; on prétend même qu'ils ont déjà mis leurs richesses en sûreté pour parer à toute éventualité.

.....
Les vols dont on avait eu tant à souffrir de la part des malfaiteurs marocains ont à peu près cessé depuis le mois passé ; nous n'avons que deux vols à signaler :

.....
A Marnia, le 21 juin 1876.

*Le Chef d'Escadrons au 2^e Spahis,
Commandant supérieur,
CHARPENTIER.*

N° 10

Rapport mensuel du Bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques

(Extraits)

(A. C. M.) Original

Août 1876.

.....
L'arrivée du Sultan avec son armée a bien jeté une certaine émotion dans nos tribus, mais les indigènes ont toujours confiance en nous. Tout s'est borné à des conversations sans portée.

.....
Nos rapports avec les Angad sont bons ; avec les Beni Iznassen, ils ont été complètement nuls (1).

Le nombre des vols à signaler n'est que de trois.

Les tribus du cercle s'occupent beaucoup de tout ce qui se passe en ce moment, au-delà de notre frontière. La marche de l'armée marocaine, les résistances qu'elle a rencontrées, les in-

(1) On lit dans le rapport annuel de 1876 de l'annexe de Nemours :

« Nos relations avec les tribus marocaines de la frontière n'ont
« pas cessé d'être bonnes, et grâce à l'attitude sage et énergique
« de nos gens, les quelques conflits qui ont put [pu] s'élever
« entre eux et leurs voisins, se sont constamment [constamment]
« terminés à leur avantage et sans qu'il en résulte de complica-
« tion politique. » (A. C. M.) Registre des minutes.

tentions du Sultan, tout est observé, commenté, et interprété de toutes les façons.

A un certain moment, le bruit s'était répandu que le Sultan venait dans le but de nous surprendre, et de donner à son empire la Tafna pour limite. Ce bruit auquel nous avons répondu en faisant connaître la présence à Paris en ce moment, de l'ambassade marocaine, est tombé de lui-même.

L'Empereur du Maroc s'avance vers le pays des Beni Iznassen. Après être resté quelques jours à Taza pour réprimer un mouvement des Ghiata, il s'est dirigé sur Selouan, où il est campé en ce moment avec son armée (1).

C'est à Selouan que les principaux chefs des tribus frontières, même des tribus sahariennes sont venus lui présenter leurs hommages et prendre ses ordres.

Les Beni Iznassen, comme les autres, ont envoyé une députation avec des présents.

Le Sultan les a assez mal accueillis, de sorte que les députés pris de frayeur, ont quitté furtivement la nuit le camp impérial.

El Hadj Mohammed Ould El Bachir et Cheikh Ali Ould Rhamdan, que l'Empereur a fait inviter à se rendre auprès de lui, sont restés dans leurs demeures, ils n'osent pas se présenter (2).

.....

A Marnia, le 20 août 1876.

*Le Capitaine au 2^e Spahis,
Commandant supérieur par intérim,
Signature illisible.*

(1) Le calme provoqué par la venue du Sultan avait favorisé la reprise des transactions sur le marché de Marnia.

« Le marché de Marnia et celui des Oulad Riah ont été bien
« approvisionnés, par suite du calme produit dans les tribus
« marocaines voisines de la frontière, par l'annonce de l'ap-
« che du Sultan. »

Rapport trimestriel du cercle de Marnia du 3^e trimestre 1876.
(A. C. M.) Original.

(2) Les rapports mensuels de juillet et septembre manquent dans les archives du cercle de Marnia. Il n'a pas été possible d'autre part de retrouver dans ces archives le rapport annuel du cercle pour l'année 1876 ; j'avais pourtant eu l'original entre les mains en 1909. J'en ai fait à cette époque un résumé, dont l'extrait ci-après reproduit les passages intéressants.

Au commencement de 1876, l'amalat d'Oudjda est toujours troublé. A la suite des événements de 1875, nos relations sont nulles avec les Beni Snassen et presque bonnes avec les Angad. Journallement, les Beni Snassen, couverts par leur chef El Hadj Mo-

ammed Ould El Bachir, commettent chez nous des méfaits impunis le Cheikh Ali Ould Ramdane observe la même attitude.

L'ambassade envoyée à Fez par El Hadj Mohammed Ould El Bachir ayant été éconduite, en octobre 1875, alors que les délégués des Agad étaient bien accueillis, ces derniers se sont enhardis et, en janvier 1876, ils attaquent les Beni Snassen. Au cours de la lutte qui s'en suit, les Beni Snassen se jettent le 16 février sur les troupeaux des Beni bou Saïd et rentrent à Oudjda avec 800 moutons et 60 bœufs ; les Beni bou Saïd poursuivent les ravisseurs et le Cheikh Ali Ould Ramdane intervient pour leur faire restituer les bêtes volées.

Les deux partis continuent à se razzier réciproquement, mais, comme on commence à parler de la venue du Sultan, l'inquiétude s'empare des populations. El Hadj Mohammed Ould Mimoun cherche à supplanter son oncle à la tête des Beni Snassen, qui se partagent en deux soifs. Les marabouts interviennent sans succès pour réconcilier les Angad et les Beni Snassen ; pendant la présence du cherif d'Ouezzan à Oudjda, El Hadj Mohammed Ould El Bachir attaque même ses adversaires sans défiance, le 8 avril, et il se fait battre.

Bien que les Beni Snassen soient toujours divisés, les Angad et les Mehaïa vont camper sur les chotts et un calme relatif règne dans la région. Les menaces du Sultan d'en finir avec El Hadj Mohammed Ould El Bachir engagent d'ailleurs celui-ci à se tenir tranquille.

Au milieu de juillet, on apprend que Mouley El Hassane se dirige vers l'Est ; il arrive au début d'août à Selouane, où les tribus de l'amalat lui envoient des députations. Les Beni Snassen, mal accueillis, quittent furtivement le camp impérial et le Sultan convoque El Hadj Mohammed Ould El Bachir et Cheikh Ali Ould Ramdane, qui s'abstiennent d'obéir. Le souverain se rend le 20 août à Mechra Guerma, sur la Moulouya. Le Chef des Beni Snassen et le Cheikh d'Oudjda finissent par céder et vont se présenter à lui ; ils sont arrêtés aussitôt et envoyés à Fez sous escorte. Le 3 septembre, Moulay El Hassane franchit la Moulouya ; il arrive le 5 devant Oudjda.

Une colonne d'observation est installée à Marnia sous le commandement du général de Flogny. Le 11 septembre, le général commandant la division d'Oran va saluer le Sultan à Oudjda ; les Beni Snassen se sentant isolés par suite de l'entente franco-marocaine font leur soumission le lendemain. Le 16 septembre, Moulay el Hassane reprend le chemin de l'Ouest, en laissant Boucheta Ould El Baghdadi comme amel d'Oudjda.

La venue du Sultan excita le fanatisme et nous fût défavorable ; on parla notamment de l'éventualité d'une rectification de frontière.

N° 11

*Rapport du Général commandant la Division d'Oran
au Gouverneur Général de l'Algérie*

(A. G. G.) Copie

Au Quartier Général à Oran, le 16 septembre 1876.

Mon Général,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte par mes dépêches télégraphiques, c'est le 11 septembre, à midi, que j'ai quitté Maghnia pour me rendre à Oudjda et y remplir, auprès de l'empereur du Maroc, la mission qui m'avait été confiée. J'étais escorté par un escadron du 2^e chasseurs d'Afrique, un escadron du 2^e spahis et 150 cavaliers indigènes choisis dans les goums voisins de la frontière. Deux compagnies du 2^e de zouaves parties le matin avaient fait une longue halte à El Aricha (1), à moitié chemin de Maghnia à Oudjda, et se joignirent à mon escorte lors de mon passage sur ce point, j'avais avec moi un nombreux Etat-Major dont faisaient partie MM. les officiers généraux de Flogny et Melchior, le lieutenant-colonel Aublin, des officiers de différentes armes, et une trentaine de chefs indigènes, aghas et caïds.

A 3 heures j'arrivai à environ 6 kilomètres du camp de l'Empereur, placé à 3 kilomètres et à l'Est d'Oudjda.

Quelques chefs de l'armée marocaine, escortés d'un peloton de cavalerie, vinrent alors à ma rencontre pour me guider vers le camp qui nous était destiné. Toute l'armée marocaine régulière et irrégulière avait pris les armes et formait une haie qui se prolongeait jusqu'à 4 kilomètres en avant de notre camp. Suivi de mon Etat-Major et de mon escorte, je reçus là les premiers honneurs à mon arrivée.

Le camp qui nous avait été préparé était à proximité de celui au milieu duquel se trouvait l'Empereur, ma tente n'était qu'à 400 mètres environ de la sienne.

L'entrevue avait été fixée pour le lendemain à 8 heures du matin. A l'occasion de cette entrevue toute l'armée régulière avait encore pris les armes et formait une haie profonde qui s'étendait de notre camp à la tente de l'Empereur et entourait le campement de sa maison militaire.

Je montai à cheval à 8 heures du matin avec tout mon Etat-Major et je m'avançai vers la tente de l'Empereur précédé d'un

(1) C'est un simple lieu dit, que rien ne distingue des terrains avoisinants.

maître de cérémonies et de plusieurs soldats de la Garde de l'Empereur.

Arrivés à 40 mètres de la tente de l'Empereur, à l'entrée du méchouar (partie réservée au campement particulier de l'Empereur) nous mîmes pied à terre. L'Empereur m'attendait sous une tente verte, très élégante, entièrement ouverte sur le devant ; il était assis sur un lit formant divan, ses pieds appuyaient à terre.

Le grand maître des cérémonies m'introduisit alors auprès de lui et m'annonça à haute voix par mon nom et mes titres.

Le Sultan me souhaita la bienvenue en quelques mots, et, m'étant approché jusqu'à deux pas de lui, je m'exprimai en ces termes :

« Sire,

« J'ai l'honneur de venir complimenter votre Majesté au nom
« du très noble et très puissant maréchal Mac-Mahon, Président
« de la République Française. Il m'a chargé de vous renouveler
« les souhaits qu'il fait pour votre auguste personne, et pour la
« prospérité de votre Empire. Certes l'arrivée pacifique de votre
« Majesté sur un point si rapproché des frontières et la démarche
« que je suis chargé de faire auprès d'Elle constituent la plus
« évidente et la plus éclatante manifestation des bonnes relations
« qui unissent la France et l'Empire du Maroc.

« Aussi, le Président de la République m'a-t-il chargé de vous
« répéter que son plus grand désir est de voir se raffermir encore
« la paix et l'alliance qui existent entre les deux puissances,
« et de voir également se développer les transactions commer-
« ciales qui sont une source de richesse pour tout le monde.

« Le Maréchal de Mac-Mahon, Président de la République Fran-
« çaise, en demandant à Dieu de vous accorder la victoire sur
« vos ennemis, tient à vous féliciter des succès que vous avez
« remportés depuis votre avènement au trône. Il espère que
« votre présence suffira pour calmer l'agitation qui règne de-
« puis deux ans chez les Beni Iznacen.

« M. le Général Chanzy, Gouverneur Général de l'Algérie et
« commandant en chef des forces de terre et de mer, a été obligé
« d'aller en France et y est retenu encore pour le service de
« l'Etat. Il m'a chargé d'exprimer à votre majesté chérifienne
« les regrets qu'il a de ne pouvoir la saluer en personne et lui
« présenter ses hommages.

« Quant à moi, rien ne pouvait être un honneur plus grand que
« d'avoir été choisi par le très puissant Président de la Répu-
« blique, puisse Dieu lui accorder toujours la victoire, pour être
« son interprète auprès de votre Majesté et pour vous souhaiter
« une longue série de jours pleins de prospérité, de félicité et
« de gloire. »

Après que j'eus terminé mon allocution en français, mon interprète la lui répéta en arabe

Le Sultan répondit qu'il était très heureux de recevoir les compliments du maréchal de Mac-Mahon, Président de la République Française, qu'il me chargeait de le remercier, que rien ne lui était plus agréable que de voir la paix régner entre la France et le Maroc et qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour entretenir ces bonnes relations.

Quant il eut terminé, je le priai de vouloir bien accepter de la part du Président de la République Française quelques armes que je fis déposer devant lui. Il répondit qu'il les acceptait avec le plus grand plaisir et qu'il remerciait le Maréchal Mac-Mahon qui avait eu la pensée de les lui envoyer.

Sur son invitation, je lui présentai alors successivement et nominativement les officiers qui formaient mon Etat-Major.

Il m'exprima ensuite le désir de passer en revue les troupes qui formaient mon escorte et d'avoir une conférence particulière avec moi. La revue fut fixée à 4 heures du soir et la conférence au lendemain, à 8 heures du matin.

Je pris alors congé de sa Majesté et j'allai faire une courte visite au Grand Vizir dont la tente se trouvait à une soixantaine de pas de celle du Sultan. Nous rentrâmes ensuite à notre camp, à cheval, et précédés du maître des cérémonies et de la garde qui nous avait reçus à l'arrivée.

Ainsi que cela avait été convenu à la visite du matin, le Sultan vint passer le soir la revue des troupes qui formaient mon escorte, savoir : 2 compagnies du 2^e de zouaves, un escadron du 2^e chasseurs d'Afrique, un escadron du 2^e spahis et les goums arabes. Toute l'armée régulière marocaine avait pris les armes pour la troisième fois et formait une haie sur le passage de l'Empereur, ainsi qu'un immense carré autour de l'emplacement que j'avais choisi pour mes troupes. L'Empereur du Maroc arriva à cheval, entouré de toute la pompe des grandes cérémonies. Je l'attendais à la tête de mes troupes et je m'avançai vers lui à une centaine de pas de la ligne. Je fis faire exécuter aux zouaves le maniement d'armes, la charge, les feux dans toutes les positions et quelques mouvements de compagnie. Tout parut intéresser vivement le Sultan, il admirait la régularité et la promptitude de tous nos mouvements, il m'en exprima plusieurs fois son admiration et sa satisfaction.

« Ces manœuvres, me disait-il, le faisaient jouir du cœur et des yeux. » Les chasseurs d'Afrique et les spahis ensuite manœuvraient successivement devant lui, et malgré les difficultés d'un terrain couvert de galets, et semé de touffes de jujubiers sauvages, je n'eus qu'à me louer de la manière dont nos cavaliers exécutèrent les mouvements qui leur furent commandés. Le Sultan m'en exprima aussi toute sa satisfaction. Les troupes défilèrent ensuite devant lui.

Le soir, il y eut grande fête dans tous les camps et les musiques se firent entendre jusqu'à minuit.

Le 13, dès 4 heures du matin, les fantasias recommencèrent sur notre front de bandière, et durèrent jusqu'à 9 heures, heure à laquelle je me rendis chez Sa Majesté. J'étais seul, assisté de mon interprète, avec le Sultan et le Grand Vizir. J'aurai l'honneur de vous rendre compte en détail de la conversation que nous eûmes ensemble et dans laquelle le Sultan désira s'entretenir avec moi des différentes questions pendantes entre les deux pays. Je dois seulement dire, dès à présent, que je n'ai qu'à me féliciter du ton d'affabilité et de l'esprit de conciliation qui ne se sont jamais départis chez Sa Majesté Chérifienne pendant tous les instants que j'ai passés auprès d'elle. Nous avons trouvé également beaucoup d'empressement chez le Grand Vizir et les grands officiers de sa maison.

Le même jour, à 2 heures, nous quittâmes le camp d'Oudjda et nous rentrâmes le soir à Maghnia.

Veuillez agréer, etc...

Le Général commandant la Division d'Oran,

Signé : OSMONT.

P. S. — J'aurai l'honneur de vous adresser prochainement un rapport détaillé dans lequel je vous ferai connaître toutes les négociations qui ont précédé mon arrivé à Oudjda, et qui avaient trait au cérémonial à adopter lors de l'entrevue. J'aurai également l'honneur de vous adresser des rapports sur l'armée qui se trouve avec le sultan, tant au point de vue de l'organisation que de l'armement, de l'habillement, du matériel d'artillerie etc... J'ai fait prendre des notes sur toutes ces questions (1).

Pour copie conforme :

Le Général, Chef d'Etat-Major Général.

Signature illisible.

N° 12

*Rapport du Chef de la Section des Affaires Indigènes de
l'Etat-Major Général au Gouverneur Général de l'Algérie*

(A. G. G.) Original

20 septembre 1876.

*A M. le Gouverneur Général de l'Algérie
en mission à Buzancy (Ardennes).*

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous rendre compte de l'accomplissement de la mission que vous avez bien voulu me confier, à l'occasion de

(1) La plupart de ces renseignements figurent dans le rapport du lieutenant-colonel Aublin (pièce n° 12).

l'arrivée de l'Empereur du Maroc près de la frontière qui sépare ses Etats de l'Algérie.

M. le général Osmont ayant fait connaître à M. le Chef d'Etat-Major général, par télégramme du 24 août, qu'il faisait ses préparatifs pour partir le mardi 29 pour Tlemcen, je fus invité à quitter Alger par le train du chemin de fer du lundi matin, 28 août, afin de pouvoir prendre les ordres de M. le Général chargé de l'expédition des affaires militaires et indigènes avant son départ d'Oran. Je devais emporter avec moi les cadeaux offerts au Sultan par M. le Maréchal, Président de la République, ceux qui avaient été achetés ici et qui devaient être remis, en votre nom, aux personnages importants qui accompagnaient S. M. Chérifienne (1), enfin 2.000 francs prélevés sur les fonds secrets afin que le Général, chef de la mission, put parer à toutes les éventualités.

Votre télégramme du 27 août me prescrivant de ne partir qu'après la fixation certaine de l'entrevue, M. le Colonel faisant fonctions de Chef d'Etat-Major général, demanda par le télégraphe de nouvelles instructions à M. le général Osmont qui m'avait prescrit le 25 de me présenter à lui le lundi soir, à mon arrivée à Oran.

Aucune instruction nouvelle n'étant parvenue, je quittai Alger le lundi matin, par le train du chemin de fer partant à 6 heures et à mon arrivée à Oran, je pris les ordres du Général. Il me fut prescrit d'expédier immédiatement sur Tlemcen les caisses contenant les cadeaux, ce qui fut fait, dès le lendemain matin et d'attendre à Oran les ordres ultérieurs qui me seraient donnés.

Des retards nouveaux se produisant pour l'arrivée de l'Empereur, M. le général Osmont m'autorisa à rejoindre mon poste à Alger et me fit connaître en même temps qu'il me préviendrait de l'époque à laquelle je devrais aller le rejoindre.

J'étais de retour à Alger le 3 septembre dans la soirée. Le Général chargé de l'expédition des affaires militaires et indigènes fit savoir que je devais me mettre en route de nouveau le mercredi matin, 5 septembre, afin de le rejoindre à Tlemcen, l'entrevue avec l'Empereur du Maroc devant avoir lieu le dimanche 10 ou le lundi 11 du mois de septembre.

J'arrivai à Tlemcen le 8 septembre au matin et dès mon arrivée, je pris les ordres de M. le général Osmont qui voulut bien me communiquer un télégramme adressé de Marnia par M. le Général commandant la Subdivision de Tlemcen. Par ce télégramme, M. le général Flogny faisait connaître que le capitaine Boutan, Chef du bureau arabe de Tlemcen, envoyé à

(1) Les listes de ces cadeaux sont reproduites in-extenso dans : L. Voinot, Oudjda et l'Amalat. Oran, 1912, pp. 433-434.

Ouchda pour régler avec le Premier Ministre de l'Empereur les détails de l'entrevue avait été parfaitement reçu. Le nouveau caïd d'Ouchda, Bousetta El Baghdadi (1) avait attendu le capitaine Boutan à la frontière avec une trentaine de caïds du Maghzen, et à son arrivée au camp du Sultan, une garde d'infanterie marocaine avait été donnée à l'officier français. Je crois utile de reproduire ici textuellement le passage de la lettre du capitaine Boutan mentionnant les résultats de son entretien avec le premier ministre, Si Moussa, qui, après avoir consulté le Sultan, avait adressé les demandes suivantes :

« 1° Le Sultan désire que le général Osmont arrive à Ouchda
« lundi soir ou mardi soir. Le lendemain matin le Sultan mon-
« terait à cheval devant son harem et recevrait le Général et
« son Etat-Major qui arriverait également à cheval. Je n'ai pu
« obtenir que le Sultan attende dans sa tente, il m'a été répondu
« que la présentation se faisait toujours à cheval. Dans la jour-
« née le Général aura un entretien avec le Sultan qui, cette
« fois, l'attendra dans une tente.

« 2° Le Sultan accepte l'escorte des escadrons, des chefs indi-
« gènes et des goums, mais il désire qu'on y joigne une musique
« militaire et deux cents hommes d'infanterie. C'est afin de per-
« mettre à tout cela d'arriver, qu'il a reculé l'arrivée jusqu'à
« lundi soir ou mardi soir, si le Général le préfère.

« 3° Le maghzen, cavalerie et infanterie régulière, iront au de-
« vant du Général, sous les ordres du Chef de l'armée.

« 4° Le camp est assez loin des oliviers et le Sultan fera cam-
« per nos troupes à l'endroit où il nous a fait camper nous-mêmes.
« Nous sommes à 1 kilomètre des oliviers et à quatre kilomètres
« d'Oujda.

« 5° Il ne pourra donner des tentes pour la troupe. Il donnera
« quinze khezana (2) pour les officiers qui s'y logeront tous très
« facilement. On devra apporter tous le reste des bagages, lits,
« etc...

« 6° Il nourrira tout le monde, hommes et chevaux pendant
« le séjour ici.

« 7° Le général Osmont, s'il le veut, pourra aller coucher dans
« une tente qui lui sera préparée à côté de celle de Si Moussa. »

Lorsque je suis arrivé à Tlemcen, M. le général Osmont qui

(1) Boucheta Ould El Baghdadi.

(2) Tentes circulaires, à parois verticales et toit conique, en toile blanche avec des rangées horizontales de motifs en toile bleue. Dans les tentes riches, l'intérieur est doublé en drap de différentes couleurs. Au Maroc, les khezana sont surtout utilisées dans les camps.

venait de recevoir le télégramme du général Flogny, avait convoqué auprès de lui Si Ahmed Ould Cadhi, le bach-agma de Frendah, et Si Mohammed ben Daoud, afin d'avoir leur avis sur les demandes faites par le Premier Ministre au nom du Sultan. Quelques détails au sujet du cérémonial à adopter à l'entrevue n'étaient point fixés encore et il était absolument indispensable de les régler à l'avance, afin qu'aucun malentendu ne puisse se produire. Le Général représentant le Maréchal, Président de la République Française et le Gouverneur Général de l'Algérie, devait, il a semblé à tous, être reçu par l'Empereur avec de plus grands égards et le capitaine Boutan devait insister de nouveau pour que la demande faite par le Premier Ministre fut modifiée dans ce sens, en accordant d'ailleurs de joindre à l'escorte primitivement déterminée, 200 hommes d'infanterie et une musique.

Deux compagnies de zouaves et la fanfare du bataillon d'Afrique partirent, dès le 8, de Tlemcen pour se rendre à Marnia, de là elles devaient avec le Général marcher jusqu'à Oujda. La proposition faite au Général de s'installer dans une tente auprès du Premier Ministre de l'Empereur fut rejetée ; le représentant du Gouvernement français voulant resper campé au milieu de ses troupes.

Il fut décidé en outre, que le départ du Général et de son Etat-Major aurait lieu le dimanche, 10 septembre, à une heure de l'après-midi, qu'on resterait à Marnia le lendemain jusqu'à une heure, qu'on se mettrait en route alors avec la colonne pour se rendre à Ouchda, l'infanterie précédant de quelques heures la cavalerie jusqu'à la frontière où elle se joindrait à la cavalerie et au reste de l'escorte du Général.

Le programme adopté fut exactement exécuté et le dimanche, 10 septembre, tout le monde fut réuni à Marnia. Le capitaine Boutan n'avait pas réussi dans ses tentatives et il rendait compte que le Premier Ministre du Sultan insistait pour que le cérémonial adopté par l'usage de son pays fut exactement suivi. L'Empereur à cheval devant sa tente recevrait le général Osmont qui aurait dû, lui et son escorte, mettre pied à terre à une centaine de pas en avant de la tente.

Ces prétentions ne pouvaient évidemment point être admises et il fut décidé le 11 au matin que le capitaine Boutan irait de nouveau auprès de Si Moussa afin d'obtenir qu'un cérémonial moins suranné fut suivi dans cette circonstance. Une dépêche de M. Tissot avait cependant fait connaître que tel avait été le cérémonial adopté lors de sa réception par le Sultan. Le Ministre de France et les personnages qui l'accompagnaient avaient dû mettre pied à terre à cinquante pas avant d'arriver près du Sultan qui était resté à cheval pendant la présentation.

Dans le conseil qui eut lieu le 11 au matin et auquel assistaient

M. le général Flogny, le commandant Monnier et les principaux chefs indigènes qui faisaient partie de l'escorte du Général, je demandai à M. le général Osmont et j'obtins de me rendre avec le capitaine Boutan auprès du Premier Ministre afin d'essayer d'obtenir que la réception eût lieu dans des conditions meilleures que celles fixées par le Sultan. Je partis à 10 heures de Marnia, accompagné du capitaine Boutan, de Si Ahmed Ould Cadhi, de Si Mohammed ben Daoud et d'un interprète militaire. Sur le territoire marocain, à quatre kilomètres environ du camp de l'Empereur, un goum d'une centaine de cavaliers, à la tête desquels était le caïd Bousetta (1), vint à notre rencontre. Nous fûmes reçus très cordialement par ce goum qui se composait de caïds du Maghzen, des coups de fusil furent tirés en notre honneur et nous fûmes accompagnés jusqu'au camp qui avait été préparé pour recevoir les officiers français. Ce camp formé d'une quarantaine de vastes tentes était placé à 300 mètres environ du lieu où était dressée la tente de l'Empereur.

Le Premier Ministre, averti par le caïd Bousetta, consentit à nous recevoir immédiatement, et conduits par un grand maître des cérémonies, nous fûmes introduits dans la tente.

Si Moussa est un homme de cinquante à soixante ans ayant une figure intelligente. Il nous a reçus d'une façon très courtoise et était assisté, dans cette entrevue, par deux personnages qu'on m'a dit être un 2^e vizir et un secrétaire intime. La conversation s'est engagée immédiatement sur l'affaire qui nous amenait. Le Premier Ministre exposa tout d'abord que les traditions exigeaient que la réception eût lieu ainsi qu'il avait été demandé par le Sultan. Le Général devrait, lui et son escorte, mettre pied à terre à une certaine distance du Souverain qui attendrait à cheval devant sa tente. Je fis remarquer à Si Moussa que ce cérémonial n'était pas celui qui avait été adopté lors de la réception par le Chef du Gouvernement Français de l'Ambassade Marocaine, que le Maréchal, Président de la République avait reçu l'Ambassadeur dans son salon, lui debout, et les membres de l'Ambassade étant debout aussi, que le général Osmont représentait le Maréchal, Président de la République et le Gouverneur Général de l'Algérie, que le représentant de la France devait avoir droit à toutes les prérogatives du Chef de l'Etat. Si Moussa repartit que son souverain avait droit, lui aussi, aux plus grands égards, qu'il avait le double titre d'Empereur et de Chef de la Religion comme descendant du Prophète. Que cependant, si le Général y consentait, on pourrait régler les choses de la manière suivante. Le Sultan monterait à cheval avec ses principaux officiers, le Général monterait à cheval avec son Etat-Major, que tous deux s'avanceraient l'un vers l'autre et se salueraient, dans ce cas, aucun discours ne serait prononcé et après

(1) L'Amel Boucheta ould El Baghdadi.

cette première salutation, une entrevue aurait lieu à un moment qui serait fixé ultérieurement entre l'Empereur et le Général. Cette seconde proposition ne m'ayant pas paru plus acceptable que la première, Si Moussa proposa que le Général viendrait à cheval avec son Etat-Major, qu'il s'avancerait avec tous les officiers l'accompagnant jusqu'à la tente de l'Empereur et que le Sultan, assis sur une espèce de trône dressé dans sa tente ouverte, recevrait le Général. Celui-ci prononcerait à l'Empereur l'allocution qu'il se proposait de lui faire. Le Sultan répondrait par quelques mots et se ferait ensuite présenter les officiers de son Etat-Major. Les cadeaux offerts par le Président de la République seraient remis au Sultan avant la présentation des officiers.

Après avoir consulté toutes les personnes qui m'avaient accompagné, je répondis au Premier Ministre que ce cérémonial me paraissait pouvoir être adopté et que j'en référerais à M. le général Osmont et lui ferais connaître la réponse du Chef de la mission française. Ces premières bases arrêtées, Si Moussa demanda que l'Empereur pût passer une revue des troupes françaises, vers cinq heures du soir. Le Sultan, escorté de sa garde impériale, se rendrait sur les lieux où avaient été placés l'infanterie, la cavalerie et les goums, assisterait à quelques manœuvres d'infanterie et de cavalerie et le défilé de ces troupes aurait lieu ensuite devant Sa Majesté Chérifienne auprès de laquelle se trouverait le général Osmont.

Enfin le lendemain, c'est-à-dire le mardi (1) vers huit heures, le Général aurait une entrevue avec le Sultan. Cette entrevue serait toute intime et personne autre que l'interprète n'y assisterait. Le Général serait accompagné jusqu'à la tente de l'Empereur par quelques officiers seulement qui seraient présentés ensuite au Sultan.

Ces divers points admis sauf l'approbation de M. le général Osmont (j'avais donné au Premier Ministre le texte du discours que devait prononcer le lendemain le général Osmont), nous quittâmes Si Moussa et nous nous rendîmes dans une des tentes du camp. Une copieuse diffa nous fut apportée dans cette tente par le caïd Bousetta et nous attendîmes l'arrivée de M. le général Osmont qui devait avoir lieu dans quelques instants.

Pendant notre entretien avec le Premier Ministre, la plus grande partie des troupes régulières et irrégulières de l'Empereur se formaient en colonnes pour se rendre au devant du Général et bientôt l'armée régulière défila en arrière de notre camp. Les régiments d'infanterie précédés des sapeurs, porte-hâches avec leurs tabliers en cuir, puis les enfants de troupe, les tambours, la musique et les pelotons de soldats aux uniformes de couleurs variées. La couleur rouge cependant domine, mais dans

(1) Il y a erreur sur le jour ; on doit lire le mercredi.

les rangs on remarque des uniformes de couleurs oranges, violettes, etc... L'armement paraît défectueux, on n'aperçoit que longs fusils à pierre, surmontés d'une bayonnette rongée par la rouille. Aux fantassins succèdent les cavaliers réguliers bien montés, mieux armés que les fantassins, c'est, me dit-on, la garde impériale. Puis enfin l'armée irrégulière comprenant les goums qui ressemblent assez à ceux que nous avons en Algérie. Cette nombreuse troupe va former la haie sur la route que doit parcourir le Général et son escorte pour se rendre au camp dans lequel nous sommes. M. le général Osmont arrive et fait installer son infanterie en face du camp de l'Empereur, la cavalerie, chasseurs et spahis, formant les deux autres faces du camp. La quatrième face est libre mais elle est en partie couverte par les campements de troupes régulières du Sultan. Le général prend ensuite possession de la tente qui lui a été réservée, en face de la tente du Sultan.

Les propositions faites en dernier lieu par le Premier Ministre sont acceptées par le Chef de la Mission. Tout se passera suivant le cérémonial arrêté avec Si Moussa. Une abondante diffa est apportée pour tous, l'orge est distribuée aux chevaux, nous sommes bien les hôtes de l'Empereur. A la tombée du jour, un coup de canon retentit, le Sultan vient de commencer son repas du soir, les musiques se groupent autour de sa tente et jusqu'à une heure avancée de la nuit, on entend les accords joyeux des instruments auxquels se mêlent peu agréablement les voix criardes des tolbas qui répètent bruyamment les versets du Coran. On reconnaît que le Chef de Musique est Espagnol, car tous les morceaux joués ont le cachet qui caractérise les morceaux de musique de cette nation. Nous devons cependant signaler que pendant cette soirée, les musiciens de l'Empereur ont joué avec un certain entrain. « Partant pour la Syrie ».

Le mardi, à 8 heures du matin, tout le monde est prêt dans le camp français, le caïd Bousetta fait savoir que l'Empereur attend M. le général Osmont. Le Chef de la Mission monte à cheval avec son brillant Etat-Major et se dirige vers le camp du Sultan. Un maître des cérémonies attend avec quelques caïds le Général à l'entrée du camp impérial, on s'avance jusqu'au Méchouar, et là le premier maître des cérémonies avertit le Général. On met pied à terre et tout le monde précédé de ce grand maître des cérémonies se dirige vers la tente du Sultan. Sous cette tente aux trois faces ouvertes, se trouve l'Empereur assis sur une espèce de trône. Le Général, suivi de son Etat-Major, s'avance jusqu'à deux pas de Sa Majesté Chérifienne et la tête découverte prononce le discours dont le texte vous a été communiqué.

Le Sultan répond en quelques mots, il exprime sa satisfaction de l'entrevue qui a eu lieu, son espoir de voir les relations amicales continuer à régner entre les deux Etats. Il accepte les ca-

deux qui lui sont offerts par M. le Maréchal Président de la République et demande que les officiers et les Chefs indigènes qui sont avec le général Osmont lui soient présentés. Cette présentation a lieu et l'entrevue est terminée. L'Empereur Moulay Hassan est un homme de vingt-huit ans, grand, élancé, à la figure martiale. Son regard est par moments voilé, il baisse la paupière et paraît se recueillir, puis il lance un éclair de ses yeux sur les personnes qui lui sont présentées et semble vouloir deviner leurs pensées. Il parle très bas comme tout souverain musulman doit le faire, mais le grand maître des cérémonies qui est à sa droite, tandis que le Grand Vizir est à sa gauche, mais plus près de lui, fait retentir l'air des éclats de sa voix et dit ou plutôt il crie : Le Sultan a parlé, le Sultan a parlé, le Sultan a souhaité la bienvenue au Général et à ceux qui l'accompagnent.

La première partie de la cérémonie est terminée, nous traversons de nouveau le Méchouar, et nous arrivons à l'endroit où se trouvent nos chevaux, mais non sans avoir remarqué que devant la tente du Sultan sont placées sur leurs affûts 26 pièces d'artillerie, 4 batteries de 6 pièces de montagne (obusiers lisses) et 2 mitrailleuses. Ces pièces sont en assez piteux état et M. le général Melchior qui les a visitées se demande comment on parvient à les transporter et à en tirer quelque profit au point de vue de la guerre. Cependant elles doivent être pour l'armée marocaine, au moins aux yeux des populations musulmanes que cette armée doit combattre actuellement, d'un puissant prestige moral.

Le Général, avant de rentrer à son camp se rend, guidé toujours par un maître des cérémonies à la tente du Premier Ministre. Les Chefs indigènes, quelques officiers seulement l'accompagnent, les autres, à cause de la petitesse de la tente, sont contraints de rester au dehors, on les conduit dans une tente voisine qui paraît destinée aux hôtes du Premier Ministre.

L'entrevue qui dure quelques instants seulement est très courtoise. Puis tout le monde reprend la route du camp français, en suivant le même cérémonial que pour l'arrivée.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, M. le général Osmont fait prendre les armes à sa troupe et, accompagné de son Etat Major, se rend sur le lieu qu'il avait précédemment reconnu et range sur une seule ligne, un peu au-dessous de notre camp, les troupes françaises qui l'ont accompagné. Les zouaves sont à droite, puis les chasseurs d'Afrique, les spahis et enfin les goums. Toutes les troupes du Sultan sont sous les armes, et forment une haie profonde qui relie le camp du Sultan à la droite de la petite ligne française, des troupes irrégulières de l'Empereur vont se placer à la gauche de notre ligne de bataille. Les quelques soldats français qui vont être présentés à l'Empereur sont comme une pierre précieuse enchassée dans un anneau d'or.

Du côté des Marocains un grand nombre de drapeaux développent leurs couleurs brillantes. De grandes masses de cavalerie

se portent en désordre de tous les côtés, mais rien n'est plus curieux que d'assister aux manœuvres de l'infanterie qui, après un certain nombre de marches et de contre-marches, parvient à former enfin une ligne ondulée reliant la droite des troupes françaises au camp du Sultan. Ce que nous remarquons avec surprise, c'est que tous les commandements faits aux troupes d'infanterie le sont en français. L'inversion préoccupe peu les chefs de ces troupes, les demi-tours suffisent à tous les besoins. Les fantassins marchent en désordre mais peu à peu ils parviennent à prendre un semblant d'alignement. On voit dans l'intérieur du camp pendant que ces mouvements de l'infanterie s'exécutent, de nombreuses masses de cavalerie régulière se mettre en branle. De vastes drapeaux sont portés par les cavaliers des premiers rangs, toute cette troupe s'avance aux sons d'une musique discordante qui ne rappelle en rien celle qui sait le soir charmer les loisirs du maître. Voilà, assure-t-on, la Garde Impériale, puis la Garde Noire particulière du Sultan. Enfin apparaît à l'horizon le fameux parasol rond et rouge qui protège contre les ardents rayons du soleil la tête de S. M. Chérifienne. Le Sultan monte un superbe cheval blanc, la bride de sa monture est de couleur verte, deux serviteurs guident le cheval et deux autres agitent constamment du côté de l'Empereur, des morceaux de toile blanche. De bruyantes acclamations éclatent de tous côtés et saluent le Chef vénéré de l'Islamisme. Le croyant enthousiaste essaye de se frayer un passage pour toucher un petit coin du burnous du chef de sa religion. Les coups de bâtons de la garde particulière de S. M. Chérifienne ne suffisent pas à arrêter le zèle fanatique de ces bons musulmans.

M. le général Osmont accompagné seulement de son aide de camp et de son interprète se porte au-devant de l'Empereur. Les autres officiers composant l'Etat-Major français sont rangés sur une ligne à la droite de nos troupes. Le Sultan passe lentement devant ces officiers, puis il s'arrête presque aussitôt qu'il est arrivé à la droite des compagnies de zouaves et il demande que quelques mouvements soient commandés. Son désir est satisfait immédiatement. Des mouvements d'armes sont ordonnés, quelques manœuvres sont exécutées et le tout avec une précision qui paraît frapper vivement l'esprit du Souverain. Les zouaves défilent ensuite et la fanfare du Bataillon d'Afrique prête son concours. Après l'infanterie, les chasseurs s'ébranlent, exécutent des mouvements qui, par leur précision et leur entrain, paraissent impressionner le Souverain, puis enfin les spahis manœuvrent à leur tour. L'Empereur paraît satisfait. Il adresse des félicitations à M. le général Osmont, et ce qu'il vient de voir fait comprendre pourquoi le lendemain il exprime au Commandant français le désir que quelques officiers de notre nation soient détachés dans son Empire, pour composer une mission chargée

de donner à ses propres troupes une instruction aussi solide que celle dont viennent de faire preuve les soldats français.

La revue est terminée, nos troupes rentrent au camp, les soldats marocains défilent encore une fois pour rejoindre eux aussi leurs campements. Le Sultan rentre lentement au Mechouar, heureux, je pense, de faire contempler sa face vénérée aux milliers de musulmans qui se pressent autour de son cheval.

Le soir de ce jour, comme la veille, le coup de canon retentit, les musiques se font entendre, l'Empereur, enthousiasmé sans doute des accords mélodieux de la fanfare du Bataillon d'Afrique, demande que cette fanfare lui soit envoyée à son camp. On accède au désir du Souverain qui, le lendemain matin, envoie au général Osmont un rouleau de 50 pièces de 20 francs pour être donné aux musiciens comme témoignage de satisfaction.

Le mercredi, 13 septembre, le général Osmont se rend avec quelques officiers seulement à l'entrevue particulière qu'il doit avoir avec l'Empereur. Pendant que les officiers qui l'ont suivi restent dans la tente du Grand Vizir, M. le Chef de la Mission s'entretient avec Sa Majesté Chérifienne. Puis cette conférence terminée, un Grand Maître des cérémonies vient prendre ces officiers et quelques chefs indigènes qui sont présentés successivement à S. M. Chérifienne. L'accueil fait par l'Empereur a un caractère plus intime que la réception cérémonieuse du jour précédent. Il arrête plus complaisamment ses yeux sur l'officier ou le chef indigène qui lui est présenté et se fait expliquer la nature des fonctions que quelques-uns de ces officiers remplissent.

M. le général Osmont prend congé du Sultan et comme le Grand Vizir, sous prétexte d'indisposition ne lui a pas rendu sa visite de la veille, il me charge d'aller à la tente de Si Moussa et de l'entretenir de diverses questions pendantes entre les deux gouvernements. J'étais accompagné alors du commandant Monnier, du capitaine Boutan et de quelques-uns de nos principaux chefs indigènes de l'Ouest. La première question soulevée fut celle de la délimitation de la frontière dans la plaine de Marnia. Si Moussa insista beaucoup sur la nécessité d'appliquer le traité de 1845. Les limites entre les deux Etats, dit le Premier Ministre, sont mal fixées. Des gens installés sur un territoire que nous croyons nôtre se disent sujets français, d'autres, au contraire, invoquent votre médiation bien que, pour nous, ils soient sujets de S. M. Chérifienne. Il faut absolument dans notre intérêt, comme dans le vôtre, sortir de cette fausse situation. Nous demandons que la frontière soit bien exactement tracée et qu'elle le soit d'une manière qui entraîne avec elle la fixation des droits de chacun.

Je répondis au Premier Ministre que cette affaire ne pouvait être réglée d'une manière définitive sans le concours du Minis-

tre de France à Tanger, que M. le Ministre des Affaires Etrangères pouvait seul intervenir pour amener le règlement de cette affaire, mais qu'il était probable que le Gouvernement français s'efforcerait de donner satisfaction aussitôt que possible à la demande de S. M. Chérifiennne. Si Moussa insista de nouveau très vivement pour qu'une prompte solution fut donnée à cette affaire, il aurait voulu qu'elle fut réglée immédiatement pendant la conférence. C'est là évidemment une question grave qui doit être traitée avec la plus grande prudence. Peut-être pourrait-on profiter des bonnes relations qui se sont établies entre le Général commandant la Subdivision de Tlemcen, le capitaine Boutan, son chef de Bureau Arabe, et les autorités marocaines pour charger cet officier général d'ouvrir avec un délégué de l'Empereur du Maroc une conférence analogue à celle qui a eu lieu récemment en Tunisie entre le général Rebilliard et le général Reschid. On réglerait les quelques points litigieux les plus urgents, on entendrait les réclamations des Marocains et celles des Algériens et on ferait cesser, pour un certain temps au moins, les réclamations assez nombreuses qui sont portées par les populations limitrophes de la frontière à leur gouvernement respectif. Après avoir répété à Si Moussa que la question du règlement de la frontière vous serait remise, je me hâtai de changer de sujet de conversation, et j'appelai l'attention du Premier Ministre sur l'intérêt qu'il y aurait pour les populations de l'Empire du Maroc de continuer sur le territoire de cet Empire les lignes ferrées qui allaient bientôt être établies par nos soins jusqu'auprès de nos frontières. Je lui vantai aussi l'utilité de construire une ligne télégraphique qui relierait Tanger à Oran. Ces puissants moyens de transport et de correspondance, disais-je, développent le commerce des nations qui fait la prospérité des Etats. Si Moussa parut comprendre mes raisons, mais il me répondit que la situation politique dans laquelle se trouvent les tribus marocaines ne permettait point de réaliser ces progrès, les fils télégraphiques seraient coupés et le sol de l'Empire est trop couvert de montagne pour qu'on y puisse installer des chemins de fer. Ils désirerait tout d'abord qu'un câble reliât le Maroc à Gibraltar afin d'avoir une communication constante avec l'Europe. Je cherchai à lui expliquer qu'à cause des courants violents qui existent dans le détroit, la pose de ce câble paraît impossible, qu'un télégraphe reliant Tanger à Oran donnerait une communication assurée du Maroc avec l'Europe, à cause des deux câbles qui unissent l'Algérie à la France. J'ajoutai enfin qu'il ne faut pas attendre que les populations soient complètement instruites pour les faire profiter des miracles de l'industrie moderne ; les télégraphes et les chemins de fer sont eux-mêmes les éducateurs des peuples, ils apportent avec eux les principes de la civilisation en même

temps qu'ils contribuent puissamment à développer les sources de richesses des pays.

Je remerciai ensuite Si Moussa des dispositions prises par S. M. Chérifienne pour éloigner de notre frontière l'agitateur Si Sliman ben Kaddour, et je lui annonçai que les membres de la famille de cet ancien agha des Hamians allaient s'embarquer le 17 à Oran sur le bateau qui partait ce jour-là pour Tanger, et que de cette ville ils seraient dirigés sur Safi par les soins de M. le Ministre de France à Tanger. Si Moussa parut satisfait de voir avec quelle scrupuleuse exactitude nous remplissions les engagements que nous avions pris.

Je l'entretins très peu des Oulad Sidi Cheikh Cheraga ; je lui dis seulement que ces gens étaient en ce moment très éloignés de nous, mais qu'un gouvernement, ami du nôtre comme l'était le sien, devait donner les ordres les plus formels aux tribus marocaines pour que ces tribus ne reçoivent pas ouvertement et ne donnent point leur appui à des rebelles qui cherchent constamment à troubler le repos de nos tribus algériennes. Si Moussa m'assura que des ordres avaient déjà été donnés dans ce sens par le Gouvernement de S. M. l'Empereur et il me promit de les renouveler. De son côté il recommanda de nouveau les Cheurfa, parents du Sultan qui sont installés en Algérie. Je lui répondis que vous aviez déjà été saisi de cette question par M. le Ministre de France à Tanger et que vous aviez donné satisfaction immédiatement à la demande qui vous avait été faite. M. Tissot avait dû prévenir de ces dispositions le Gouvernement Marocain. Si Moussa me répondit qu'en effet il avait déjà été prévenu, mais qu'il tenait à recommander de nouveau à la bienveillance du Gouvernement français les parents du Sultan.

M. le général Osmont m'avait dit de parler au Premier Ministre de certaines tentes des Hamians qui s'étaient réfugiés au Maroc et qui auraient donné un cheval de gâda à l'Empereur. Mais Si Moussa me répondit aussitôt que les propriétaires des tentes auxquels je faisais allusions étaient des sujets marocains. C'était là une question qui se rattachait au règlement de la frontière entre les deux Etats. Le commandant Monnier qui était auprès de moi me dit de ne point insister et je me hâtai de passer à une autre question. Pendant la nuit, 3 spahis de l'escadron mobile qui faisaient partie de l'escorte du général avaient quitté le camp. Ils manquaient à l'appel et l'on prétendait qu'ils étaient au milieu des troupes du Sultan. Je fis comprendre à Si Moussa que le général étant en ce moment l'hôte du Sultan, il était du devoir du gouvernement marocain de faire rechercher et de rendre ces trois déserteurs. Le Premier Ministre fit de nombreuses protestations, assura que les 3 déserteurs ne se trouvaient pas dans le camp. « Vous pouvez être assuré que s'il s'y étaient présentés, ajouta-t-il, ils n'auraient pas été reçus et au-

raient été reconduits au camp français. Peut-être sont-ils dans les tribus voisines. Je vais faire ordonner des recherches et vous les enverrai s'ils sont retrouvés. »

Malgré cette assurance de Si Moussa, il est certain que des tentatives d'embauchage pour le compte de l'armée marocaine ont été faites dans le camp français et au moment du départ on constata l'absence de onze spahis. Evidemment les promesses ou les dons faits, les abondantes diffas qui étaient servies à tous les soldats de la petite colonne depuis deux jours, la vue des splendides fantasias que n'avaient cessé de faire les cavaliers marocains avaient dû frapper l'imagination des spahis de l'escadron mobile. Ils supposaient que ces jours de fête étaient continuels au milieu de l'armée marocaine et peut-être un peu le côté religieux aidant, ils se sont laissés entraîner à désertier. C'est là un fait évidemment déplorable et qui doit servir d'enseignement. Si des complications avaient lieu en Europe nous devrions peu compter sur les escadrons mobiles pour combattre leurs coreligionnaires. Les anciens spahis offraient plus de garantie, ils étaient recrutés parmi les gens aisés, possédaient des immeubles et, par suite, étaient plus attachés que ne le sont en général les spahis des escadrons mobiles au maintien d'un état de choses qui leur garantissait la libre jouissance de leurs biens.

Je parlai aussi à Si Moussa de l'intérêt général qu'il y aurait pour les deux pays à faciliter sur les deux territoires les relations commerciales qui sont les meilleures garanties de la tranquillité, et j'expliquai le véritable but des tentatives faites par notre commerce pour se mettre en rapport avec les oasis du Touat et du Gourara. Le Premier Ministre m'assura que son gouvernement était tout disposé à faciliter ces relations, mais il demanda que chaque fois qu'un Français désirerait entreprendre un de ces voyages, la Cour de Fez fut avertie, que le but qu'il se proposait d'atteindre, que l'itinéraire qu'il voulait suivre fussent bien indiqués, afin qu'en toute connaissance de cause son gouvernement pût donner des instructions aux chefs des pays que le voyageur voulait parcourir.

En terminant cette entrevue, je fis part de nouveau à Si Moussa des regrets que vous éprouviez de n'avoir pu vous rendre vous-même auprès de l'Empereur.

La conversation que j'ai eue avec le Premier Ministre et à laquelle avaient pris part Si Ahmed Ould Cadhi et Si Mohammed ben Daoud a été constamment très courtoise, et je n'ai eu qu'à me louer des réponses qui m'ont été faites avec une apparence de très grande cordialité.

A ma rentrée au camp, je rendis compte de cette entrevue au général Osmont qui voulait bien me dire que les mêmes questions avaient été traitées par lui directement avec le Sultan qui lui avait fait, avec une grande aménité, des réponses identiques à celles faites par le Premier Ministre.

Quelques moment avant la levée du camp, le Sultan envoya au Général 8 chevaux de gada, 2 de ces chevaux magnifiquement harnachés étaient destinés le 1^{er} à M. le général Osmont, le second à M. le général Flogny, les 6 autres devaient être donnés au nom de l'Empereur par les soins de M. le Chef de la mission aux officiers qu'il désignerait dans son Etat-Major. M. le général Osmont donna ces chevaux aux officiers et dans l'ordre suivant : le Colonel du 2^e chasseurs, le Lieutenant-Colonel du 2^e spahis, le Lieutenant-Colonel Aublin, le Commandant Monnier, le Capitaine Boutan et le Capitaine Godefroy. Ce sont ces 6 officiers qui ont été en contact le plus souvent avec les autorités marocaines. Ces chevaux ne furent d'ailleurs confiés aux officiers qu'à titre provisoire, une demande étant faite au Ministre de la Guerre dans le but de les autoriser à accepter ces dons.

J'avais demandé au Premier Ministre la liste des principaux personnages qui entouraient le Sultan afin de pouvoir, en votre nom distribuer les 24 cadeaux qui avaient été achetés à Alger, d'après vos ordres. Une liste contenant 35 noms me fut remise d'abord, je dus demander qu'elle fut réduite de manière à ne comprendre que 24 noms. Les personnes qui reçurent ces dons furent : les 3 vizirs, les 2 grands maîtres des cérémonies, les 6 caïds attachés à la maison de l'Empereur, le Commandant en Chef des troupes, 5 Commandants de l'armée régulière, 7 commandants de la garde Impériale. Ces cadeaux furent portés par moi devant la tente du Grand Vizir qui se chargea de les remettre à chacun des personnages que je viens d'indiquer.

La nécessité de conserver le plus grand nombre possible des noms qui avaient été mentionnés par le Grand Vizir n'a pas permis de comprendre sur cette liste Bousetta, le nouveau Caïd d'Oudjda, qui a cependant rendu de grands services et s'est toujours montré très empressé auprès de nous. Je demande, mon Général, que vous autorisiez à envoyer à M. le Général Osmont, pour être donnée en votre nom, à ce caïd, l'une des montres qui se trouvent encore parmi les cadeaux disponibles.

Depuis quatre heures du matin, les cavaliers réguliers n'avaient cessé de faire la fantasia devant la tente de M. le général Osmont, la fête ne se termina que peu d'instantes avant notre départ.

A 2 heures, le général Osmont et son escorte se mirent en route pour Marnia ou nous arrivions vers cinq heures. J'ai cru devoir entrer dans tous ces détails, mon Général, pour vous faire connaître complètement ce qui s'est produit à Oudjda. Il serait utile pour l'avenir que le cérémonial qui doit être suivi dans toutes les solennités semblables fut bien arrêté à l'avance, afin qu'aucune difficulté ne puisse se produire.

Je crois qu'il y a lieu aussi de donner satisfaction au Sultan et de faire régler par deux commissaires désignés par le Gov-

vernement la question de la frontière et les quelques affaires pendantes entre les tribus qui sont limitrophes de cette frontière. Enfin il y aurait lieu d'accorder au Sultan les officiers français qu'il demande. Si nous les lui refusons, il est à craindre qu'une autre nation européenne ne se mette en avant avec empressement pour mettre des officiers à sa disposition.

L'Empereur du Maroc est un homme qui paraît énergique et intelligent, il semble avoir pris à cœur de relever son pays, d'organiser sur des bases solides son gouvernement. Il a le dessein de laisser à Oujda une garnison de 500 hommes d'infanterie, il veut asseoir réellement son autorité jusqu'aux extrémités de son Empire. Unissant le titre de Chef de la Religion et celui de Souverain, il jouit d'une autorité considérable sur les populations. Il serait possible qu'il devint pour la France un voisin dangereux si des complications se produisaient en Europe. Une attentive surveillance doit donc sans cesse être exercée sur cette partie de l'Afrique, et nous devons chercher à augmenter par tous les moyens possibles notre influence dans l'Empire du Maroc.

Je suis, avec un profond respect, mon Général, votre très dévoué et très obéissant serviteur.

AUBLIN.

N° 13

Récit de Ahmed Seghrini, Mokhazeni de l'Amel d'Oudjda

(Cet indigène, originaire des Segharna et né vers 1855, était soldat dans l'armée marocaine venue à Oudjda en 1876 avec le sultan Mouley El Hassane).

Le mercredi, 18 Chabane 1293 (1), Mouley El Hassane, accompagné de son armée, vint à Oudjda par la route de Taza ; ses troupes campèrent à Dar-El-Mahella, c'est-à-dire à l'emplacement dit actuellement Souk El Khemis et qui se trouve à la lisière est des jardins.

Le vendredi il fit la prière à la grande mosquée, puis il se rendit à la kasba où il fut reçu par les autorités.

Le dimanche suivant (2), un général français arriva à Oudjda ; ses troupes, qui comprenaient environ 500 fantassins et 500 ca-

(1) 8 septembre 1876. L'informateur fait erreur ; le Sultan est en réalité arrivé à Oudjda le mardi 5 septembre.

(2) Le dimanche suivant le 8 septembre était le dixième jour du mois ; l'informateur fait encore erreur car le Général a quitté Marnia le 11 septembre.

valiers (spahis et chasseurs d'Afrique), campèrent à l'est des troupes du Sultan. Le Sultan envoya à leur rencontre toute sa suite ; les malades et les hommes strictement nécessaires restèrent seuls au camp. Les soldats marocains formèrent deux haies à partir du Souk El Khemis et aussi loin que le permit leur nombre, afin de recevoir les arrivants.

Le Sultan resta dans sa tente ; il ne vit pas le général ce jour-là. Ce n'est que le lundi (1) qu'il eut une entrevue avec lui ; la réception eut lieu entre midi et 4 heures, toutes les troupes prirent les armes. Le Sultan était vêtu comme d'ordinaire : caf-tan, haïk, burnous, babouches ; il ne portait aucune arme, le parasol était tenu par le caïd Djilali El Oudii.

Autour du souverain se tenaient les personnages suivants : le vizir Si Moussa Ben Ahmed Boukhari, caïd du mechouar (2) ; le savant Si Mohammed Belarbi Djamaï des Oulad Djama ; son frère Mohammed Sghir, ministre de la guerre ; Ba Mohammed Chergui, chef de l'armée. Tous s'étaient parés de leurs plus beaux vêtements et montaient leurs meilleurs chevaux ; ils portaient toutes leurs armes : sabre et fusil.

Les troupes du Sultan, qui rendaient les honneurs, comprenaient : le tabor (3) des Boukhara, le tabor des Oudaïa, le tabor des Cherarda, les quatre tabors des Rehamna, le tabor des Zem-rane, le tabor du caïd El-Hadj-Ali, le tabor du caïd Mokhtar-Chergui, le tabor des nègres du caïd Mohammed-El-Mezouar, la garnison de Rabat, ayant à sa tête le caïd El-Hadj-Tahar, les troupes d'Arzila, ainsi que les troupes recrutées dans diverses tribus.

A l'arrivée du général, la musique du Sultan se mit à jouer, les canons tonnèrent, des cavaliers firent la fantasia. Le général et le Sultan se saluèrent, sans descendre de cheval, ensuite le général passa en revue les troupes chérifiennes et le Sultan les troupes françaises ; puis chacun se retira dans sa tente (4). On avait réservé au général et à sa suite seize tentes choisies parmi celles du makhzen et des grands caïds ; ces tentes étaient en drap d'une qualité supérieure et elles étaient garnies avec goût.

(1) En réalité le mardi.

(2) Le caïd El Mechouar commandé la garde et a la direction des services extérieurs du palais.

(3) Le tabor est une unité correspondant au bataillon ou au régiment.

(4) L'informateur commet une confusion ; l'entrevue entre le Sultan et le général Osmont ayant eu lieu dans la matinée du mardi, son récit ne se rapporte pas à l'entrevue elle-même, mais aux cérémonies qui se sont déroulées dans le courant de l'après-midi du même jour.

Le général fût par la suite reçu dans la tente où le Sultan donne audience à ses ministres ; il avait avec lui son interprète et quatre ou cinq officiers supérieurs. Le Sultan, assis sur un siège à l'entrée de la tente, fit asseoir ses visiteurs et leur souhaita la bienvenue. L'entretien dura environ une demi-heure ; Si Moussa-ben-Ahmed-Boukhari et le caïd El-Hadj-Mohammed-ben-Yaïch étaient les seuls personnages marocains présents (1).

Le séjour du général fut de trois jours ; pendant tout ce temps il n'eut avec le Sultan que les deux entrevues dont il vient d'être parlé.



(1) L'énumération des personnes ayant assisté à l'entrevue n'est pas exacte. Néanmoins, l'ensemble du récit montre que l'informateur a gardé un souvenir assez précis des faits dont il a été témoin en 1876.